



REVUE
TRIMESTRIELLE
SOCIÉTÉ
GÉNÉALOGIQUE
DU BAS-BERRY

Racines

Partageons notre passion pour la généalogie dans l'Indre

NUMÉRO

100

Printemps
2021

AGENDA

A Châteauroux et A Issoudun

Dépouillements :

À Châteauroux : impossible aux Archives départementales de l'Indre (Cause Covid-19)

Les dépouillements sont réalisés « de chez soi ».

Paléographie

À Châteauroux : impossible à la Maison des Associations (Salle 3) Reprise bientôt...

Sommaire R 100

- P1 Édito
- P2 à 7 Historique de la SGBB
- P8 & 9 Historique de la Base
- P10 & 11 Vie associative + Ailleurs
- P12 à 18 Épidémies et Pandémies
- P19 à 22 Juliette DODU
- P23 Bibliographie
- P24 à 29 Ferdinand de LESSEPS
- P30 à 35 Les Mariés de l'Empereur
- P36 à 39 Louis PACAUD
- P40 Hommage à Bernadette

SGBB – Maison des Associations
34 Espace Mendès France 36000
CHATEAUROUX

Courriel : contact.sgbb@orange.fr

Page Facebook : Indre Généalogie et Histoire (Bas-Berry)



ÉDITO

Un numéro exceptionnel !

Qui aurait pu croire, quand notre magazine a été créé, que nous arriverions un jour jusqu'à ce numéro-là ? jusqu'à ce n° 100 ? Le centième exemplaire de ce titre qui vous est désormais familier : RACINES !

Un titre oh, combien symbolique pour les généalogistes que nous sommes, toujours à la recherche de quelque ancêtre inconnu pour compléter un arbre patronymique et retrouver nos racines familiales de plus en plus profondes...

Ce numéro 100, nous le voulions exceptionnel, avec une pagination de plus des 20 pages habituelles, pour vous proposer plus d'articles, tout en couleur, mais aussi pour vous rappeler tout le chemin parcouru par la SGBB depuis... 1976 !

Nous avons également opté pour un envoi en nombre et en papier, pour que chacun garde cet exemplaire, comme une relique, pour le souvenir du passage au 100^e numéro, un cap toujours pointé vers d'autres horizons, d'autres aventures.

Bref, nous avons voulu vous (et nous) faire plaisir !

En espérant que vous y trouviez de quoi satisfaire votre curiosité. Mais aussi en vous demandant de nous proposer des sujets pour les numéros suivants, des sujets alliant l'histoire et la généalogie de notre département de l'Indre.

Nous garderons ainsi le lien avec vous, nos fidèles adhérents, que vous soyez plus anciens ou tout nouveaux. L'important est de s'impliquer, de partager...

Je ne remercie jamais assez tous ceux, malheureusement trop peu nombreux, qui participent activement à la vie de notre association.

L'appel aux bonnes volontés, à ceux qui éventuellement auraient un tout petit peu de temps à consacrer pour nous aider, est une quête permanente.

MERCI d'avance à ceux qui s'engageraient.

Christian PINEAU
Président de la SGBB

Racines est éditée par la Société Généalogique du Bas-Berry (Association loi 1901). N° ISSN 1269 – 1461 (dépôt légal à parution). *Toute reproduction totale ou partielle est interdite sans l'autorisation de la SGBB. La publication des articles ne peut engager que leurs auteurs. Responsable de la publication : P.PACAUD. Rédacteur en Chef : C.PINEAU. Ont collaboré à ce numéro : M.F. BALLAIRE-PERRIN, A. BRÉJAUD, H. MAUDUIT, Ch. MOREAU, M. MOREAU, Ph. PACAUD, Ch. PINEAU, G. RAFFAITIN, M. SICAULT, J.L. STRAUSS, J.P. SURRAULT et D. VRIGNAUD.*

Historique de la SGBB

45 ans de Généalogie

La Société Généalogique du Bas-Berry (S.G.B.-B.) fête cette année ses 45 ans. Association Loi 1901, elle a été créée en 1976 par un duo formé de François BOISMARD, un ingénieur passionné de généalogie et de l'histoire des familles berrichonnes et de Nicole Patureau, Directrice des Archives départementales de l'Indre. Le duo réunit autour d'eux une poignée d'hommes et de femmes désireux de faire connaître et développer l'intérêt pour la généalogie dans l'Indre. 45 ans plus tard, la SGBB est toujours active grâce à des équipes qui ont su maintenir cette passion de la généalogie. Petit rappel historique.

Les premiers pas

1976 – « La petite histoire de sa famille permet d'appréhender la grande histoire. C'est l'un des buts de la généalogie ». C'est par cette phrase emblématique, relayée dans un article de la Nouvelle République paru le 29 mars 1976, que M. de Verneuil, originaire de Buzançais et Président de la Société généalogique d'Eure-et-Loir, venait proposer aux Indriens de créer leur propre cercle de généalogie. « La création prochaine d'une Association de Généalogie dans l'Indre » était en route.



Deux mois plus tard, le 25 mai, la NR titrait : la SGBB est née ! L'Avis de naissance est aussi repris dans la Revue de l'Union Généalogique du Centre du mois de juin : « Nous avons le plaisir de vous faire part de la naissance de la SOCIÉTÉ GÉNÉALOGIQUE DU BAS-BERRY, septième association coéditrice de ce bulletin.

Le Bureau, présidant aux destinées de cette association est composé de :
PRESIDENT : Monsieur François BOISMARD (suivait son adresse personnelle et son n° de téléphone)
VICE-PRESIDENT : Mademoiselle Nicole PATUREAU, Directeur des Archives départementales, 32, Rue Vieille Prison – 36000 CHATEAUROUX (À l'époque, les Archives se situaient à cette adresse)

TRESORIER : Monsieur Henri DESCAMPS (qui démissionna quelques années plus tard, car nommé dans sa région d'origine, le Nord, il fut obligé de laisser son poste)

SECRETAIRE : Monsieur Georges LEMAITRE

AUTRES MEMBRES DU BUREAU : MM. le docteur BOUGAREL, BOCHIN, CHAUVAT, HEIDT.

Les statuts de notre société seront proposés à tous les membres lors de notre réunion générale, prévue pour le lundi 28 juin 1976. »

Il était par la suite spécifié que les réunions se tiendraient tous les mois, au moins pendant les six premiers mois après la rentrée. La 2^e (et dernière) page consacrée à la SGBB dans la revue de 1976 concernait des Questions et Réponses au sujet de patronymes étudiés par certains membres où l'on peut remarquer qu'il s'agissait pour la plupart de familles nobles.

À noter que le siège social de la SGBB était alors aux AD36, 32 Rue de la Vieille Prison.

Il le restera jusqu'en 1992, année où l'association intégrera le tout nouvel Espace Mendès-France, abritant la Maison des Associations, créé dans l'ancienne caserne Bordessoulle, alors au 47 Rue de la Manufacture, (aujourd'hui Avenue François Mitterrand) à Châteauroux.

Société Généalogique du BAS-BERRY
 Siège social: Archives Départementales de l'Indre
 32 rue Vieille Prison
 36000 - CHATEAUROUX



1977 – La Revue de l'année suivante présentait pour la 1^{ère} fois un logo spécifique à la SGBB, représentant, dans un blason, le département de l'Indre figurant le feuillage d'un arbre et son tronc dont les racines touchaient la pointe de l'écu, la rivière Indre traversant la carte et le château Raoul bien en évidence.

Suivait la liste des nouveaux adhérents, la SGBB passant de 24 à 42 membres, indiquant l'adresse et la profession de chacun, mais aussi tous les patronymes de leurs familles respectives. Et même ceux de leurs conjoints. Déjà, nombreux étaient ceux qui, issus de l'Indre, résidaient ailleurs en France, surtout à Paris et sa banlieue, ce qui donna lieu par la suite à des données géostatistiques.

Les statuts, encore en vigueur aujourd'hui, stipulent que cette Association a pour but de :

- « - réunir les personnes pratiquant la Généalogie ou s'intéressant à l'histoire des familles pour favoriser les échanges mutuels d'informations.
- entreprendre en commun des travaux et diffuser des études d'intérêt généalogique.
- faire connaître à un maximum de personnes, par quelque moyen que ce soit, l'intérêt de la généalogie sur le plan personnel et les services qu'elle peut rendre à d'autres sciences telles la médecine, la démographie, l'histoire locale ou nationale, et leur en enseigner la pratique élémentaire.
- participer aux actions entreprises à l'échelon national et international pour développer et coordonner la recherche généalogique. - réunir dans les mêmes conditions les personnes s'intéressant à l'héraldique, la sigillographie, la toponymie, etc. »

Pour ce faire, les membres de la SGBB se réunissent pour procéder aux dépouillements des registres paroissiaux et d'État civil. Ils instaurent également, souvent en mai, une « sortie » permettant la visite de lieux, manoirs et châteaux et autres sites ayant un intérêt historique. De même, est mise en place une conférence annuelle sur un sujet touchant à la fois l'histoire et la généalogie d'un lieu, d'une famille ou d'un personnage remarquables. L'Assemblée générale est organisée en septembre ou octobre, dans une cité différente chaque année, autour d'une exposition généalogique sur les personnalités de la région.

C'est l'occasion de faire plus ample connaissance, de nouer des contacts et d'échanger sur l'histoire des familles. Le tout accompagné d'un repas convivial digne d'un banquet.

De nos jours, seule la sortie annuelle n'existe plus. Mais d'autres ateliers ont depuis été créés.

Le secrétaire consigne scrupuleusement, dans un cahier destiné au contrôle du Préfet, chaque compte-rendu d'Assemblée générale avec les changements intervenus dans l'équipe dirigeante. (Voir ci-dessous)



Tout est consigné et tout est conservé dans la mémoire de la SGBB : comptes-rendus, photos, affiches, articles de journaux rapportant les activités de l'association... Et les changements successifs de postes au sein du bureau.

On remarque, ci-contre à gauche, l'évolution du logo : au blason initial, a été greffée une souche d'arbre ne donnant vie qu'à une seule branche, bien vivante au cœur du département de l'Indre...



Ainsi par exemple, en juillet 1982, pour le remplacement du trésorier, les membres du CA se réunissent-ils en session extraordinaire pour élire à ce poste Andrée AUJEU, l'une de nos plus fidèles adhérentes (BB 82-02).

Le développement de l'association : les trois premiers Présidents

Le symbole est fort : la SGBB, quelque soit ses membres, reste toujours dynamique ! Même lorsque François BOISMARD, contraint par ses obligations professionnelles, cède la présidence en 1978.



Ci-dessus, François BOISMARD, Jacques TALLON, Jacques DUPRÉ et André BOCHIN, les 4 premiers présidents de la SGBB

Il aura permis à l'association, en à peine deux ans, de voir le jour et de prendre ses marques.

Son successeur, Jacques DUPRÉ, bien que beaucoup pris lui aussi par son métier, officie de 1979 à 1983. C'est un brillant orateur qui sait captiver son public lors des sorties et des conférences. La SGBB compte, en 1982, 72 adhérents et espère parvenir au chiffre de 100 l'année suivante.

Ce sera fait sous la présidence d'André BOCHIN, de 1984 à 1985. Ce dernier est le fondateur, au sein de la SGBB, de l'atelier Paléographie qui perdure de nos jours, malgré l'épidémie.

L'essor phénoménal de la SGBB : deux présidents à la manœuvre

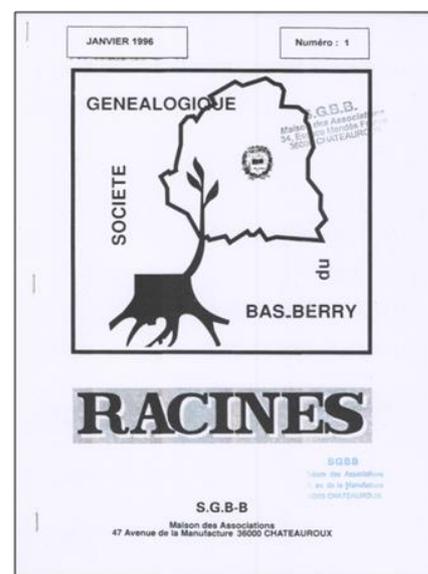
Quand Jacques TALLON prend la tête de la SGBB en 1985, il ne sait pas qu'il y restera dix ans et qu'il vivra dix années d'une expansion extraordinaire de la généalogie dans notre département. Il est vrai que nombre de Berrichons étant expatriés pour le travail ont, à un moment ou à un autre, le désir de savoir d'où ils viennent, de retrouver leurs racines. Ils adhèrent alors car seuls les cercles locaux de généalogie, qui épluchent les registres et constituent pour leurs adhérents une base de données permettant de reconstituer l'histoire familiale, sont capables de les aider à bâtir leur arbre généalogique. D'où un nombre impressionnant de nouveaux mordus de généalogie : de la centaine franchie au milieu des années 80, la SGBB atteint rapidement les 200 et plus, jusqu'à 372 en 1994, répartis ainsi : 69 à Châteauroux, 86 dans le département, 91 à Paris et 126 dans le reste de la France ! Jacques TALLON, présent tous les jours au local pour faire vivre l'association, peut être fier du travail accompli. Devenant trésorier, il laisse son poste de président à son suppléant et ami, Michel GORGES.

Ce dernier poursuivra avec autant d'assiduité et de réussite l'évolution de la SGBB, développant au niveau de la généalogie l'usage d'un nouvel outil, l'informatique, qui semble apporter de nouvelles perspectives pour l'association. Et, de fait, la SGBB, sous sa présidence, prend un nouvel essor : les adhésions affluent. Pour faire face, on embauche trois personnes en contrat emploi-solidarité pour aider aux tâches quotidiennes. D'autant que l'envie d'avoir sa propre revue émerge. Ainsi RACINES, après un numéro d'essai en novembre 1995, voit le jour officiellement en janvier 1996. Une brochure papier où les adhérents trouvent toutes les informations liées à la généalogie et à l'histoire, mais dans laquelle ils peuvent communiquer leurs demandes de recherches et leurs trouvailles, voire leurs articles. La brochure évoluera elle aussi au fil des années pour arriver à ce jour, en version papier ou numérique, au n°100 !

Michel et son équipe ne ménagent pas leurs efforts. Les sorties, continuent, les conférences et les Assemblées générales aussi.

Mais la SGBB participe encore, outre aux réunions de l'UGC (Union généalogique du Centre), au Forum régional annuel et au Congrès national de Généalogie qui, lui, a lieu tous les deux ans dans une ville de France différente. Elle crée même une antenne parisienne, avec des rencontres régulières entre cercles. Cela permet au club de généalogie de l'Indre de se faire connaître dans tout le territoire national. Le Bas-Berry, pour beaucoup inconnu jusqu'à ce jour, est maintenant identifié.

D'année en année, la SGBB prend de l'ampleur, à tel point que, au départ de la présidence de Michel GORGES en 2007, elle atteint des sommets : plus de 800 adhérents ! Le maximum jamais égalé depuis est de 860. De quoi voir l'avenir en rose ? Eh, bien, non ! Car personne n'imaginait que l'informatique, qui a permis cet essor prodigieux, serait aussi à



l'origine du déclin du nombre d'adhérents dans les associations. Car cet outil formidable a révolutionné nos vies de généalogistes, rendant toute recherche beaucoup plus facile depuis la numérisation des archives. Alors qu'il fallait se déplacer, aux Archives départementales ou dans les mairies de nos villages, pour retrouver le moindre petit acte permettant de combler les manques dans nos arbres... Il a donc fallu se réinventer, trouver d'autres sujets d'intérêt pour garder ses adhérents.

La pérennisation de l'association

Le nouveau Président, qui le sera de 2008 à 2017, Philippe PACAUD, est un Berrichon de Paris adhérent depuis l'âge de 20 ans et féru de nouvelles technologies. Il poursuit le développement avec le soutien de ses prédécesseurs, crée un site internet, accélère la mise en ligne de la base de données à destination des adhérents qui ne peuvent se déplacer. Les données sont toujours issues des dépouillements de nos équipes sur le terrain, à Châteauroux, Issoudun ou ailleurs... La mise en ligne est réalisée par Gérard Raffaitin, notre webmaster. Philippe essaie de convertir tout le monde à l'informatique, avec l'aide de didacticiels pour apprendre à se servir du site nouvellement créé.



Homme de communication, on lui doit aussi la maquette de notre revue Racines et la création du Groupe Facebook. À Paris, Philippe a pu compter sur l'engagement de Jean-Pierre Gion, bientôt rejoint par Françoise et Monique Moreau qui lui apportèrent un soutien sans faille.

À Châteauroux, le dévouement des membres du Bureau, avec l'appui discret mais laborieux de Frédéric Durocher, ont pu pallier son éloignement géographique. Ces années sont aussi celles du questionnement sur le devenir du mouvement associatif face aux mutations en cours.

Trois Présidents réunis en 2010

Bien sûr, les activités habituelles perdurent, dépouillements, paléographie, conférences, Racines (qui s'étoffe petit à petit), expositions dans diverses communes du département, rencontres avec d'autres cercles, Forums et Congrès... La SGBB ne s'arrête pas là. Elle s'engage aussi, comme presque toutes les associations de généalogie en France, dans la quête mémorielle de la Grande Guerre : retrouver tous les Morts pour la France du département, commune par commune, et en faire l'inventaire le plus exhaustif possible et ce, pour rendre hommage à tous les enfants du Berry tombés au champ d'honneur en 14/18. Le but aussi est de reconstituer la généalogie de chacun ! Travail énorme qui sollicite de nombreux membres de la SGBB, mais pas que... *La Grande Collecte* permet de nouer des liens avec d'anciens combattants, ou avec des personnes possédant des souvenirs de leurs ancêtres ayant vécu cette période tragique. Ce projet très mobilisateur débouche sur une importante exposition, pour le Centenaire en 2014, au Poinçonnet.

Exposition 14/18 à Châteauroux en octobre 2018

Le grand projet de partenariat avec les Archives municipales

Dans l'élan général, en 2015, les Archives municipales de Châteauroux font appel au savoir-faire des membres de la SGBB pour établir la liste de tous les Poilus de la ville Morts pour la France. Avec, comme objectif, de permettre à la ville d'ériger, pour le Centenaire de l'armistice en 2018, un Mémorial où tous les morts seraient inscrits. Ce sera fait le 11 novembre 2018, la liste comportant alors 1107 noms. Une inauguration qui fait suite à la plus grosse exposition jamais réalisée par la SGBB, à la Salle Barbillat-Touraine. Une très belle réussite !



Christian PINEAU, à droite, montre les panneaux des Poilus MPF à Gil AVÉROUS, le maire de la ville et à son adjointe Florence PETITPEZ

Entre temps, l'association change de président en 2018. Philippe PACAUD, appelé à des responsabilités plus importantes au sein de son entreprise, laisse la place à Christian PINEAU qui accepte l'intérim... et qui assume depuis cette date – pour combien de temps encore ? – la charge de l'association. Soutenu par une équipe tout autant dynamique, mais trop peu nombreuse, il maintient tant bien que mal l'association à flot et ce, malgré la Covid qui complique toute action programmée.

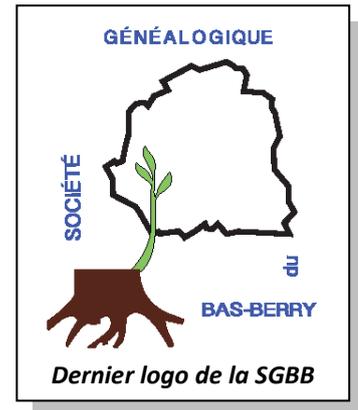
L'Assemblée générale de 2020, les réunions du Conseil d'administration, les rencontres étant quasi impossibles depuis plus d'un an, les membres actifs n'ont réussi à garder le contact avec leurs adhérents que grâce à des réunions virtuelles via Zoom, un outil informatique qui sauve maintenant les associations mises à mal auparavant. Le résultat, aujourd'hui, est que la SGBB réussit à maintenir le nombre de ses adhérents autour de 400/420 personnes, alors que beaucoup d'autres ont vu leur effectif s'effondrer. Sans doute est-ce dû aux actions mises en place dernièrement : une page Facebook, *Indre Généalogie et Histoire (Bas-Berry)* regroupant plus de 1000 membres, des ateliers *Initiation à la Généalogie*, pour les nouveaux et les autres, chaque semaine via Zoom, et bientôt, l'atelier Paléographie qui sera dispensé de la même manière.

Avec l'espoir que la SGBB continuera encore longtemps, en « présentiel » ou en virtuel, mais toujours au service de ses adhérents, et encore avec d'autres personnes à sa tête !

EN RÉSUMÉ

La SGBB, c'est 45 ans d'existence, c'est aussi Sept Présidents

- 1-François BOISMARD, Président Fondateur – 1976-1978
- 2-Jacques DUPRÉ – 1979-1983
- 3-André BOCHIN – 1984-1985
- 4-Jacques TALLON – 1986-1994
- 5-Michel GORGES – 1995-2007
- 6-Philippe PACAUD – 2008-2017
- 7-Christian PINEAU – 2018- ?



La SGBB, c'est encore des dizaines de Conférences, certaines avec Diaporamas, des dizaines de Sorties de Printemps, même sous forme de Rallye-Découverte, des dizaines de Villes et Villages de l'Indre visités, des dizaines et dizaines d'Expositions, des dizaines d'élèves dans les écoles initiés à la Généalogie, des dizaines de Galettes des Rois...etc. Et quarante-trois Assemblées générales « normales », plus UNE, celle de 2020, qui n'a pu se dérouler que par courrier. En espérant que la prochaine, celle qui devrait nous réunir en octobre prochain ait réellement lieu...

La SGBB, pour finir, c'est 45 ans d'échanges et de convivialité pour une passion commune : la Généalogie.

Avec des centaines, des centaines et des centaines d'adhérents. Et... **100 numéros de RACINES.**

En espérant que cela dure !

Au nom de tous les membres du Conseil d'Administration, je vous adresse à tous un grand

« Merci pour votre fidélité ! »

Christian PINEAU
Président de la SGBB



S.G.B.-B.
Maison des Associations
Espace Mendès-France
34 Avenue François-Mitterrand
36 000 Châteauroux

courriel : contact.sgbb@orange.fr



Les trois derniers présidents
Michel GORGES (à gauche), Philippe PACAUD (à droite)
et Christian PINEAU (au centre)

TROMBINOSCOPE

des membres du Conseil d'Administration de la SGBB

Pour ce numéro 100 de Racines, il nous a semblé bon que les adhérents éloignés de notre département et qui ne connaissent des membres du Conseil d'Administration que les noms, aient la possibilité de mettre un visage sur chacun. Aussi a-t-on demandé à l'équipe dirigeante de bien vouloir répondre à cette requête pour satisfaire votre curiosité. Et commençons par le Président qui, en préambule, souhaite que cette galerie de portraits ne vous fasse pas trop... sourire de malice ! Soyez indulgents !



Christian PINEAU
Président, Paléographie
Rédacteur en chef RACINES



Monique MOREAU
Vice-présidente,
Base SGBB, Forums



**Marie-Françoise
BALLAIRE-PERRIN**
Vice-présidente,
Racines, Expositions



Denis VRIGNAUD
Secrétaire
Facebook



Françoise MOREAU
Antenne parisienne,
Forums Adhérent



Laurent ROY
Trésorier
Facebook



Annie BROQUET
Trésorière adjointe



François LAMAMY
Gestion informatique
courriels, Envoi RACINES



Michel SOULET
Relevés Dépouillements
Ateliers Initiation



Huguette MAUDUIT
Racines, Expositions



Monique SICAULT
Articles RACINES



Alain BRÉJAUD
Expositions



Jean-Louis STRAUSS
Membre



Jean-Pierre SURRAULT
Membre



Philippe PACAUD
Président honoraire

Sans oublier, notre fidèle employé



Frédéric DUROCHER

Il était une fois la base SGB-B

Les données généalogiques sont aujourd'hui à portée de clic... mais qui se souvient encore du travail fastidieux que représenta pour notre association les premières « mises en ligne » d'actes de mariage ? Monique MOREAU qui, depuis les débuts, administre avec patience et rigueur la « base », fruit du travail des volontaires de l'association, nous raconte sa genèse.

C'était en 1995 avec le Minitel, il suffisait d'interroger le 3617 ABMS pour obtenir une moisson certes faible et coûteuse, mais tellement satisfaisante lorsque s'affichait sur l'écran le couple d'ancêtres recherché. Pour tous ceux qui étaient loin de l'Indre et de ses archives, c'était enfin une alternative révolutionnaire aux listes imprimées et la possibilité de progresser. Puis au fil du temps l'informatique individuelle est entrée dans nos mœurs et s'est imposée, avec ses passionnés et aussi... ses réfractaires ! La SGBB n'était pas en reste grâce à l'élan précurseur donné par son président Jacques Tallon et amplifié par ses successeurs.

La 1^{ère} Biennale de la Généalogie au Novotel Porte de Bagnolet s'est tenue en 1997 : un événement puisque les Congrès avaient et ont toujours lieu en province. Pour la première fois étaient présents à Paris des éditeurs de logiciels, quelques cercles départementaux proposant des cahiers de relevés, la presse spécialisée, des conférenciers, quelques ateliers d'initiation aux logiciels spécialisés. Certains cercles disposaient d'un embryon de base de données. Lors de la 2^{ème} Biennale de Généalogie et d'Histoire des familles (Salon de la Généalogie), Cité des Sciences à la Villette en décembre 1999, à Paris, Michel Gorges alors président arriva sur le stand de la SGBB-B avec une copieuse compilation des tables de mariage au format Access dénommée "Indre 4". Un vrai bonheur ! Des visiteurs émus découvrirent des mariages qu'ils cherchaient depuis longtemps. Ce sont d'excellents souvenirs.

Avec Internet, l'heure vint de mettre en ligne nos données à partir des tables de mariage saisies à l'époque avec le logiciel *General* du CDIP. Après un gros travail de mise en forme par Michel, aidé par Frédéric Durocher (alors bénévole et aujourd'hui appointé par l'association), la SGBB a confié en 2004 ses relevés de mariage à *Bigenet*, le service payant créé par la Fédération Française de Généalogie pour les associations fédérées. Au fil des années, le site s'est enrichi des baptêmes et sépultures, pour atteindre le million au moment où *Bigenet* a cessé toute activité fin 2018.

Faire payer l'accès aux relevés était un débat de longue date. Souvent houleux, il opposait partisans farouches de la gratuité à ceux qui pensaient que l'association avait besoin de recettes pour compléter les cotisations afin d'assurer sa pérennité. En 2007, Philippe Pacaud proposa à Michel Gorges un pari audacieux : mettre en consultation gratuite sur le site des Archives Départementales de l'Indre (qui sera lancé en 2008) les relevés de mariage qui leur avaient déjà été déposés sous forme de fascicules et créer une base de données propre à l'association. Ouverte aux seuls adhérents, la base s'enrichirait en exclusivité des nouveaux relevés de contrats de mariage, de dispenses de consanguinité, naissances, décès... En janvier 2007, Michel signait une convention avec le Conseil Général de l'Indre pour faire don des tables de mariage en format PDF. En août de la même année, Michel et Philippe rencontrèrent un informaticien passionné de généalogie, Gérard Raffaitin, qui proposa généreusement l'application qu'il venait de développer pour le Cher. En novembre 2007, naissait GENEASBERRY riche de 350.000 actes et Philippe prenait la présidence à son tour.

J'ai donc travaillé pendant plusieurs années avec Gérard pour lui fournir au prix d'une lourde charge de mise en forme et de gestion, pour notre bonheur et celui des adhérents, jusqu'au jour où Gérard a souhaité passer la main et Laurent Roy a repris le flambeau. Le volume du fichier ayant plus que triplé depuis son lancement, la maintenance devenait trop chronophage et il devint nécessaire d'envisager un autre moyen de diffusion, alors que les sites marchands devenaient incontournables avec des moyens techniques hors de portée des associations. Philippe Pacaud prit contact avec *Geneanet* pour passer un accord de partenariat. La nouvelle base fut inaugurée le 1^{er} juillet 2015 avec 1.052.000 actes.

C'est grâce aux dizaines de bénévoles passés et présents qui relèvent sans relâche que la base a pu continuer à s'enrichir. Que ce soit sur place à Châteauroux et à Issoudun, ou à distance, grâce aux photos, leur travail de fourmi est essentiel, sans oublier la contribution considérable de Frédéric Durocher que Philippe citait comme « *l'homme qui saisit plus vite que son ombre.* »

J'assure la gestion de la base pratiquement depuis sa création qui, à l'origine, s'avérait un peu compliquée, les fichiers me parvenant sous différentes formes qu'il fallait convertir pour les intégrer. Néanmoins les bénévoles qui acceptaient de travailler en ligne pouvaient saisir directement dans Genebasberry grâce à un module imaginé par Gérard. Compte tenu des difficultés de gestion, la mise à jour n'avait lieu qu'une fois par an. Depuis la collaboration avec Geneanet, nous saisissons avec le logiciel *Nimègue*, beaucoup plus simple que *Generel*, et qui ne nécessite aucune conversion, ce qui permet de faire deux mises à jour par an (avril et septembre). Grâce à la mise en ligne de l'état civil sur le site des AD, une vingtaine de bénévoles relèvent et saisissent et m'envoient leur fichier pour intégration dans la base. ***Bienvenue aux adhérents qui souhaiteraient nous rejoindre.***

A ce jour, la base compte 1.410.000 actes et, depuis mai 2018, est également diffusée par Filae avec qui le nouveau président Christian Pineau a signé un partenariat.

S'il n'est pas possible de citer ici tous les bénévoles, je voudrais saluer deux adhérents qui ont pris l'initiative de se livrer à un travail colossal en intégrant chacun plusieurs milliers d'actes notariés qui sont consultables sur Geneanet.

Merci à **Jacqueline Mousseau** qui a dépouillé les notaires suivants accessibles avec le lien suivant : <https://www.geneanet.org/archives/relevés/publi/assosgbb/>

- M^e Jupillat – 1663-1709 – M^e Gilles – 1635/58 – M^e Dudoussat – 1646/93 – Perassay (36)
- M^e Barbarin – Montroux (23) 1657/1689
- M^e Boucheron – 1584/1697 – M^e Thomas – 1698/1737 – Cluis (36)
- M^e Crosson – 1681/1710 – M^e Moyne – 1654/1707 – St Chartier (36)
- M^e Dumerin – 1759/1791 – M^e Valentin – 1744/1782 – Méasnes (23)
- M^e Varillaud – 1672/1757 – M^e Pelletier – 1727/50 - Aigurande (36)
- M^e Darchis – 1694/1711 – St Denis-de-Jouhet (36)
- M^e Chauvin – 1632/1678 – St Plantaire (36)
- M^e Pelletier – 1632/1678 – Crevant (36)
- M^e Tayon – 1675/76 – M^e Pérault- 1684/85 – La Châtre (36)
- M^e Deligny – 1683/99 – M^e Pajot – 1691/94 – La Châtre (36)

Et merci aussi à **Guy Prot** qui a photographié des actes notariés également accessibles sur Geneanet : (Rubrique projets/registres puis taper le nom de la commune ou du notaire)

- Buzançais – 1627/1755 – M^{es} Camelin, Girault, Huard, Gaulin, Chefdeville, Phelippes et Mignon, Bodin, Rullault, Poutis, Soutif, Poupet, Charrault
- La Champenoise – 1701/1729 – M^e Ragot
- Frédille – 1660/1669 – M^e Poupet
- Heugnes – 1712 – M^e Penin
- Issoudun – 1652/56 – 1674 – M^{es} Diette et Pignot
- Levroux – 1728/1729 – M^e Faisant
- Luçay-le-Mâle – 1701/1706 – M^e Guima
- Mehun – 1668 – M^e Méry - 1696 – M^e Bruslé
- Preuilly-la-Ville- 1700 et 1745 – M^e Taillefert
- Rouvres-les-Bois – 1718/1736 – M^e Septier
- Sougé – 1688/1707 – M^e Bodin
- Valençay – 180/1721 – M^{es} Sinet, Argy, Ledoux
- Vicq-sur-Nahon -1713
- Châteauroux – Contrats de mariage 1753/1796
- Ardentes - Rôle de Tailles – 1672
- Buzançais - Contrôle des actes 1702/1709
- Buzançais – Registre écrou 1772/1792
- Buzançais – Contrats de mariage 1806/1812

ACTIVITÉS de l'Association

Amis généalogistes, confinés ou non, sachez que la SGBB n'en poursuit pas moins ses activités. Évidemment, en prenant toutes les dispositions préconisées pour contrer l'épidémie de Covid. Car le virus est toujours présent et, en mutant, sans doute plus dangereux. Après le « variant anglais, le brésilien, le sud-africain », y aura-t-il le variant ... berrichon ? Alors, ne relâchons pas nos efforts !

- **Permanence au local**

Frédéric Durocher est toujours présent au local le matin, du lundi au vendredi, de 8 h à midi. François Lamamy, Michel Soulet et Christian Pineau peuvent recevoir les visiteurs à la demande ou tous les vendredis matin. N'hésitez pas à venir nous voir. Attention ! C'est toujours au 2^e étage, porte 202 !

- **Activités**

Les **Dépouillements** des registres, à défaut de les effectuer pour l'instant aux Archives départementales, sont réalisés de chez soi, en se connectant sur le site des AD36. Maintenant, cette nouvelle habitude est bien installée et cela fonctionne plutôt bien. Chacun relaie ses actes dépouillés via Michel et Monique, cette dernière se charge de les ajouter à la base.

Comme je le disais la dernière fois, la **Paléographie** redémarrera en visioconférence, via Zoom, pour ceux qui le souhaitent et qui veulent bien communiquer de cette façon. J'enverrai deux textes à essayer de décrypter chez soi, avant la séance du 1^{er} lundi de chaque mois. On fera un essai pour le lundi 5 avril, à partir de 18 heures.

L'atelier d'**Initiation à la Généalogie** est plutôt un succès. Nous avons deux séances chaque semaine, le jeudi et le vendredi, de 18 à 20 h. Nous avons depuis réuni les deux groupes en un seul pour la séance du jeudi, pour faire profiter des mêmes conseils. Nous touchons à des domaines historiques et généalogiques intéressants.

- **Assemblée générale**

Nous sommes toujours dans l'expectative quant à l'organisation de la prochaine Assemblée Générale. La pandémie nous laissera-t-elle l'opportunité de la réaliser en « présentiel » ? C'est bien sûr le souhait de tous. Et pour la faire où ? Revenir à Mézières-en-Brenne où celle de l'année dernière a avorté ? Aller à Châtillon-sur-Indre où l'on a été sollicité par la Médiathèque locale pour une Exposition sur la Généalogie en septembre et octobre 2021 ? ... À suivre.

- **UGC-VL**

De même que pour les réunions du Conseil d'Administration de la SGBB, celles de l'UGC-VL sont transformées en messages par mail ou en visioconférence. Sachez tout de même que le Forum Régional de Généalogie, qui a lieu chaque année un dimanche d'octobre dans un département différent, devait se dérouler en Touraine. Le CGdT (Cercle Généalogique de Touraine), qui fête cette année son 50^e anniversaire, voulait marquer un gros coup : un Forum à Tours et sur deux jours. L'épidémie en a décidé autrement : il est, pour l'instant, prévu de se passer à Chambray-les-Tours un week-end de *décembre*. Là aussi, nous vous apporterons des précisions en temps utile.

- **FFG**

La Fédération Française de Généalogie est, comme toutes les associations, contrainte de communiquer en visioconférence. Zoom fonctionne à plein en ce moment. Après une AG où nous étions plus de 57 présents, l'équipe dirigeante a tenu à organiser des rencontres, toujours virtuelles, en petit comité avec les représentants des associations, mais par région. La Région Centre-Val de Loire participait en même temps que le Limousin, le Poitou, la Charente, la Vendée et les Pays de Loire. La FFG a les mêmes soucis que nos associations départementales : le manque de bénévoles !

- **Indre Généalogie et Histoire (Bas-Berry)**

Notre groupe Facebook fonctionne toujours bien, mais il serait judicieux de rappeler à nos adhérents qui y participent beaucoup d'inciter les visiteurs à contacter la SGBB pour leurs recherches plus importantes. N'oublions pas que sans adhérents, la SGBB ne pourrait pas fonctionner. Et les bénévoles, à Châteauroux ou ailleurs, susceptibles d'aider se font rares. Ce serait alors l'opportunité de récupérer des nouveaux, des bonnes volontés qui peuvent apporter du soutien. Mais peut-être est-ce un vœu pieux !

- **ACRDI**

La SGBB a été contactée par l'association des Amis du Centre de la Résistance et de la Déportation dans l'Indre (ACRDI) pour les aider à saisir les coordonnées GPS des stèles des maquisards tués pendant la dernière guerre. Un groupe s'est constitué, à l'instar de celui qui a œuvré pour les Poilus de Châteauroux, et l'on peut dire que les choses ont bien démarré. Ce partenariat avec cette association amie est très enrichissant. Un grand merci à tous ceux qui nous aident !

Recensement de Sancerre en 1876

Gérard RAFFAITIN, créateur de GENEABERRY (voir l'article de Monique en pages précédentes), participe actuellement à la conception du site de la ville de Sancerre. Il a entre autres relevé le recensement de 1876 sur lequel il a découvert quelques personnes nées dans l'Indre qui pourraient intéresser les généalogistes du Bas-Berry.

Petits Remparts (Rue des) :	DREUILLOT Jeanne Marie , 33 ans, née à Saint-Benoît-du-Sault (36182), Religieuse du Verbe Incarné, sœur Saint Charles
Vieux Prêche (Rue du) :	ALAPHILIPPE Julien , 31 ans, né à Verneuil-sur-Igneraie (36234), Chef de famille, Gendarme ALAPHILIPPE Célestine Agathe , 28 ans, née à Verneuil-sur-Igneraie (36234), Épouse
Méridien (Rue du) :	CHAUMEREAU Jean , 50 ans, né à Issoudun (36088), Chef de famille, Curé CHAUMEREAU Lucie , 45 ans, née à Issoudun (36088), Sœur
Halle (Place de la) :	MILLE Céline , 25 ans, née à Saint-Maur (36202), Épouse
Saint Denis (Rue) :	MARTINET Marie , 21 ans, née à Brives (36027), Fille
Paix (Rue de la) :	BRISEMOLET François , 20 ans, né à Châteauroux (36044), Pensionnaire, Ouvrier coiffeur
Halle (Place de la) :	ROBERT Eulalie , 29 ans, née à Saint-Gaultier (36192), Chef de famille, Marchande de bonneterie
Fangeuse (Rue) :	PASCAUD Henri , 41 ans, né à Orsennes (36146), Chef de famille, Juge PASCAUD Henriette , 8 ans, Châteauroux (36044), Fille
Saint Martin (Rue) :	GUILGAULT Angélique , 55 ans, née à Levroux (36093), Religieuse de la Charité Sœur Marie Honoré
Juifs (Rue des) :	MILLE Julia , 32 ans, née à Saint-Maur (36202), Épouse
Juifs (Rue des) :	ROBIN Joseph , 18 ans, né à Châteauroux (36044), Pensionnaire, Ouvrier ferblantier
Porte Serrure (Rue) :	MARIN Lucie , 26 ans, née à Ardentes (36005), Épouse
Puits des Fins (Rue du) :	MOÏSE Marguerite , 55 ans, née à La Châtre (36046), Domestique, veuve d'Amable Chabin
Chavignol (village) :	PRÉVOST Sévère , 54 ans, née à Sainte-Sévère-sur-Indre (36208), Domestique



Épidémies et pandémies dans le Bas-Berry et l'Indre du XVI^e au XX^e siècle

L'histoire humaine s'est accompagnée d'une cohabitation douloureuse avec les épidémies et pandémies qui la jalonnent. Depuis un siècle nous avons collectivement pensé échapper désormais à cette fatalité. La crise de la Covid 19 est là pour nous rappeler que cette dimension tragique n'a pas disparu. Le Bas-Berry et l'Indre ont payé un lourd tribut à tous ces fléaux dont nous évoquerons ici le triste cortège et ses conséquences sur la vie locale. À partir du XVI^e siècle nous disposons de sources assez nombreuses et parfois très originales qui permettent d'en dresser l'histoire.

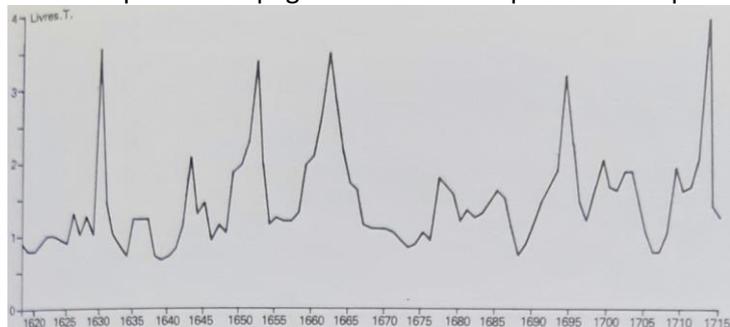
Épidémies et pandémies marquantes du XVI^e au XX^e siècle

La période médiévale en Berry a connu des épidémies nombreuses mais ne nous en ont été restituées que des bribes. Une maladie contagieuse fut très répandue, la lèpre. Elle donna naissance à des institutions hospitalières comme les nombreuses léproseries ou maladreries voire la création de « villages » réservés aux malades tel celui des « Cacots » à Cluis. La maladie finit par régresser puis quasiment disparaître au XVI^e siècle.

Dans l'imaginaire collectif la peste, nos ancêtres disaient « les pestes » ou « la contagion », était le type de pandémie la plus marquante. Une nouvelle forme en surgit à partir de 1348, la « Peste noire » mais faute de documentation explicite elle ne peut guère être décrite en Bas-Berry. On ne la connaît qu'indirectement dans des dossiers judiciaires ou dans des baux signalant l'abandon de terres à sa suite. Elle fut pourtant la plus mortifère de l'histoire européenne et conjuguée à la présence marquée de la guerre de Cent-Ans, elle contribua à un fort dépeuplement de notre contrée.

Fin XV^e siècle, diverses sources mentionnent des poussées pesteuses locales. On en signale aussi régulièrement la présence dans les années 1530. Un épisode marquant se situe dans les années 1580-1582 où toutes les villes, à l'instar de Bourges, furent fortement touchées telles La Châtre ou Issoudun.

La crise la plus spectaculaire est celle des années 1629-1632 car elle atteignit le Bas-Berry dans son ensemble aussi bien les villes que les campagnes. Ainsi on la repère à La Chapelle-Orthemale, Sacierges-Saint-Martin, Buzançais, Le Blanc,



Mercuriale du Blanc pour le blé froment : le pic de 1631

La Châtre, Cuzion, etc. Elle désorganisa complètement l'économie locale par l'interruption des échanges due à l'interdiction de fonctionnement des marchés urbains. La mercuriale du Blanc permet de constater que l'on atteint des records séculaires de hausse pour les grains, ce qui ne put qu'engendrer une famine. La part des famines en temps de peste est d'ailleurs sous-estimée et elles tuaient autant que le bacille lui-même.

Après cet épisode dramatique la peste entre dans une phase nette de régression sans que l'on en ait une explication bien précise. Ainsi, à Issoudun, la dernière mention relevée est de 1638.

Face à la peste la médecine restait largement démunie. Les habitants des campagnes étaient abandonnés à leur sort ce qui passait pour tout à fait normal à l'époque. Ils recouraient donc à des remèdes traditionnels composés de « préservatifs » qui mélangeaient divers ingrédients comme celui recopié au XIX^e siècle à Mézières-en-Brenne. On y recommandait une potion composée d'aloès, de myrrhe, de safran, de rhubarbe, etc... D'autres recouraient au

« vinaigre des quatre voleurs », un remède passe-partout. Les secours de la religion, jugés plus essentiels, étaient invoqués notamment par la formulation de vœux en remerciements pour la protection des saints intercesseurs. On s'engageait à faire des processions annuelles ou bien des pèlerinages vers un sanctuaire estimé bienfaisant. On plantait des « croix de chemin » censées repousser l'infection.

En ville, où les risques épidémiques étaient encore plus forts mais où résidaient les médecins, la situation était mieux gérée. Ainsi pour prendre l'exemple d'Issoudun, dans les années 1580, le corps médical désignait-il un « **médecin des pestes** » qui avait autorité après avoir pris l'avis de ses confrères pour déclarer l'état de contagion. Une fois cet état déclaré, des mesures prophylactiques étaient imposées par les échevins, notamment sur la propreté des rues et la circulation des personnes et des biens en ville. Un « bureau des pauvres » fut créé pour venir en aide aux plus nécessiteux empêchés de travailler par la maladie. Une maison leur fut même affectée, « la maison à Robinette », qui servait de refuge aux plus misérables. Quant aux très contagieux, ils étaient dirigés vers un « sanitat », une maison des pestiférés, une ancienne léproserie devenue maladrerie, où ils étaient mis en quarantaine. Au XVI^e siècle, le « médecin des pestes » pouvait d'autorité, après les avoir inspectés, nommer des barbiers et chirurgiens pour prodiguer les soins aux pesteux, ce que lui-même ne faisait jamais ! L'enlèvement des corps était affermé, la prime attirant sans problème des candidats ! Au siècle suivant, les médecins approchaient plus souvent les malades avec un habit de cuir enveloppant et un masque muni d'un filtre. (voir illustration ci-contre →)



En dépit de ces remèdes de bon sens mais peu efficaces, les plus aisés choisissaient la fuite vers leurs demeures des champs, remède jugé le plus sûr. Toujours à Issoudun, en 1585, le corps de ville fut exaspéré par le comportement du « médecin des pestes », Jean Bernard, qui était parti se réfugier dans son domaine de Sainte-Lizaigne et faisait « défaut » pour s'occuper de la gestion de la contagion !

Les XVII^e et XVIII^e siècles furent frappés par la présence de maladies infectieuses dont la prise de conscience médicale nous a laissé divers témoignages. Nous citerons la dysenterie, les « fièvres pourpres », la variole (« petite vérole ») et les maladies pulmonaires préfigurant la tuberculose.

Les ravages de **la dysenterie** ont été très affirmés au XVII^e siècle et se prolongent au siècle suivant. Maladie infectieuse des intestins, contagieuse, elle frappait à intervalles irréguliers. Rares sont les villages et les villes qui n'ont pas connu son existence. Elle est omniprésente dans les années autour de 1710, connaît des pics en 1747 et 1767 (La Berthenoux, Lignac, etc) mais curieusement la grande poussée de 1779 concernant tout le royaume épargna le Bas-Berry.

La « petite vérole », pour nous **la variole**, était la terreur des familles. Outre qu'elle était une redoutable tueuse principalement chez les jeunes enfants, elle marquait de manière indélébile ceux qui survivaient mais portaient les traces des éruptions cutanées. Sans susciter un émoi analogue à la peste, elle tuait pourtant deux fois plus ! On la repère, dénommée ainsi, à Issoudun en 1658. L'intérêt porté à cette maladie au siècle des Lumières montre qu'il n'était guère de paroisse qui n'en ait connu les effets comme Le Blanc en 1747 ou Palluau en 1748.

Les maladies infectieuses pulmonaires attirèrent aussi l'attention à cette époque. Difficiles à identifier selon les critères d'aujourd'hui, se transmettant facilement, elles furent décrites dès le début du XVIII^e siècle. Elles se caractérisaient par de la toux, des flux de sang, de la fièvre et un décès rapide en quelques jours. On en a des descriptions détaillées pour la fin du siècle à Maron et Ardentes où le docteur Pignot insistait sur l'abatement des malades emportés rapidement.

Ce siècle fut celui où se fit une prise de conscience que la mort n'était pas une fatalité divine qu'il fallait accepter. La vie humaine se devait d'être préservée. L'administration royale se fit un devoir de lutter contre les épidémies. Enquêtes sur les maladies, distribution de livres de médecine, de nourriture (viande et riz), de « remèdes » se multiplièrent. Ce fut le début d'une époque nouvelle où sauvegarder toute la population fut pris en considération et c'est ce qui explique la multiplication des témoignages épidémiques.

La Société Royale de Médecine, compagnie « privée », eut ses correspondants en Bas-Berry comme le docteur Pignot d'Issoudun qui multiplia les tournées d'inspection ou bien le Bureau de charité de Châteauroux qui lui fit des rapports.

La médecine épidémique fit de réels progrès. L'utilisation du quinquina (notre quinine) se répandit. En stoppant les fièvres, ce médicament contribua à diminuer les infections et sauva de nombreuses vies.

Le développement de la vaccination contre la variole est un moment essentiel de l'histoire des maladies épidémiques. Dans ce domaine, l'Indre eut des résultats mitigés malgré le rôle actif de certains précurseurs. Dès les années 1770,



L'Hôpital Saint-Lazare d'Issoudun

des inoculations par prélèvement du pus de malades légèrement atteints furent pratiquées au Blanc et aux alentours par le docteur Dubrac de la Salle, soutenues par les *Affiches du Poitou* et à Issoudun par le docteur Pignot. Les premières tentatives de vaccination eurent lieu, en 1803, dans les hospices du département. On utilisait un prélèvement variolique pris sur les pis des vaches. En 1804 fut créé le comité de vaccination de Châteauroux avec des antennes locales. Il fut très critiqué pour son inefficacité car ne fabriquant pas assez de vaccins. Le médecin Pignot fut très actif vers Issoudun mais, surtout dans l'arrondissement de La Châtre, le docteur Messant accomplit des prodiges. À Crozon-sur-Vauvre, il traita 505 personnes dans la journée, le jour de la Saint-Roch, le 16 août 1810 !

Les vaccinateurs recherchaient le soutien du clergé car d'aucuns les accusaient de modifier les volontés de Dieu et de la nature en injectant aux bien-portants des maladies. Beaucoup de séances se déroulaient à cet effet le dimanche par ailleurs journées d'affluence.

En dépit de ces efforts portés par des médecins enthousiastes, le recul de la variole sera lent dans le département et elle ne disparut pleinement qu'au XX^e siècle puisqu'on la retrouve encore sous une forme épidémique au Blanc en 1908.

Ce retour de la grande « tueuse », apporté par des gens du voyage, donna lieu dans la ville à de violentes polémiques pas toujours de bon aloi.

Connue sous le nom populaire d'« angine maligne » ou de croup et sous celui plus savant de **diphthérie** popularisé par son spécialiste, le médecin Bretonneau de Tours, cette maladie contagieuse a connu un regain de diffusion, mal expliqué, dans les années 1820. Elle frappa plus particulièrement les cantons du nord-est du département, entre Vatan et Chabris. La médecine se révéla plutôt impuissante. Seule la trachéotomie obtenait quelques succès.



Pierre-Fidèle Bretonneau (1778-1862)
inspirateur des médecins de l'Indre

Dans un contexte où le recul des épidémies mortelles devenait tout de même plus sensible, l'apparition du **choléra** en 1832 traumatiza l'opinion française et locale. Causée par un vibrion, celui du *cholera morbus*, cette maladie épidémique quitta son foyer du Gange en 1817, portée par des militaires européens et des marchands. Venue d'Angleterre ou du monde germanique, les premiers cas furent signalés à Paris en mars 1832. Elle gagna l'Indre, à la mi-avril, transmise par des migrants de la Creuse regagnant leur pays. Une mission de médecins castelroussins partis à Orléans observer cette maladie inconnue ouvrit un autre foyer à Châteauroux. Le choléra fut essentiellement urbain se limitant au chef-lieu, à Issoudun et à Vatan et ses alentours. Il emportait les malades en un ou deux jours. À Châteauroux, l'épidémie se concentra rues Chevière et des Notaires mais surtout au quartier Saint-Christophe à l'hygiène des eaux très médiocre. À Vatan, elle s'implanta dans la vieille ville. Les plus frappés furent les ouvriers en laine et les personnes modestes aux logements malsains.

Les soins médicaux s'inscrivirent dans le cadre de la médecine habituelle des épidémies : isolement des malades, « préservatifs » divers, mesures d'hygiène simple dans les rues, sans grand succès. Le développement de la contagion qui ne dura que quelques semaines sera suivi de vives réactions populaires tournées contre les médecins comme les docteurs Pétel et Ménessier de Châteauroux censés vouloir empoisonner les pauvres. On accusa même un malveillant d'avoir enfermé la maladie dans une bouteille pour corrompre l'eau d'un puits ! Mais seules quelques centaines de personnes seront finalement touchées.



L'ensemble des cas déclarés
L'extension du choléra à Châteauroux en 1832, carte du Docteur Moreau, in *Revue de l'Académie du Centre*, 1996.

Une seconde offensive épidémique eut lieu en 1854. Quoique plus meurtrière que la précédente, elle choqua moins la population et affecta encore uniquement les villes. Les progrès relatifs de l'hygiène des latrines et surtout de l'approvisionnement en eau potable par bornes permirent ensuite de faire disparaître le fléau.

Un peu plus tard, en 1855, une commune du département affronta une affection épidémique, la « **suette milliaire** » : Martizay. Elle bénéficia d'un remarquable rapport d'un médecin du Blanc, le docteur Gaudon. Apparue en Europe au XV^e siècle, elle frappa la France au XVIII^e plutôt dans l'ouest. On la rencontre aussi à Issoudun en 1832. Elle tire son nom des boutons éruptifs ressemblant à un grain de millet, les malades étant atteints de très fortes fièvres avec suées. Elle surgissait de manière inopinée frappant des personnes en très bonne santé, rapidement emportées. La panique s'empara du village. Le médecin des épidémies se contenta de mesures simples, très traditionnelles, mais cela suffit à limiter rapidement l'épidémie : aération, tisanes, évacuation de la sudation en découvrant les malades. La suette disparaîtra aussi rapidement qu'elle était venue gardant tout son mystère même encore de nos jours.

AGE.	SEXE FÉMININ.	SEXE MASCULIN.	TOTAL.
De 1 an à 10 ans exclusivement.	10	19	29
10 — 20 —	15	12	27
20 — 30 —	20	6	26
30 — 40 —	16	7	23
40 — 50 —	11	1	12
50 — 60 —	4	1	5
60 — 70 —	1	0	1
	77	46	123

Statistique des malades de la suette milliaire de Martizay par le docteur Gaudon, *Compte-rendu de la Société du Berry à Paris*, 1856, site Gallica

Il en va de même à Luçay-le-Libre, une commune de 380 habitants, qui eut, en 1858, 30 décès, demeurés inexplicables. Chaque localité pouvait donc, au XIX^e siècle, être concernée par une épidémie foudroyante de temps à autre.

C'est en 1919 que le département fut affecté par une dernière contagion au caractère incontestablement pandémique : la **grippe « espagnole »**. D'origine asiatique, transmise par les troupes coloniales mais aussi par les soldats américains, elle frappa la France à partir de l'été 1918. L'un des premiers cas en France aurait été signalé à Issoudun le 29 juin. Cette pandémie fera 400 000 morts en France. L'exemple d'Argenton montre la virulence de l'infection. Dans cette ville de 6000 habitants, il y eut 600 cas de grippe et 60 décès dans les trois mois de la fin de l'année. Bientôt manquèrent les boulangers et les médecins, touchés qu'ils étaient par le virus. Les pharmacies furent prises d'assaut. Les internats furent fermés. Certains s'équipèrent de masques. Toutefois l'immunité collective joua assez vite et, dès le printemps 1919, malgré un rebond, l'épidémie s'éteignit rapidement. Il en alla de même au camp d'aviation américain de Paudy où de strictes mesures d'hygiène limitèrent les décès à trente soldats.

Les victimes

Dans les époques anciennes, avant le XIX^e siècle, les relevés statistiques n'existaient pas. Il faut donc se contenter de données approximatives relevées par les curés dans les registres paroissiaux ou par quelques médecins des épidémies ayant rédigé des rapports. Les exemples rapportés sont de ce fait ponctuels et leur précision apparente ne repose pas sur des données rigoureusement établies au moins pour l'Ancien Régime.

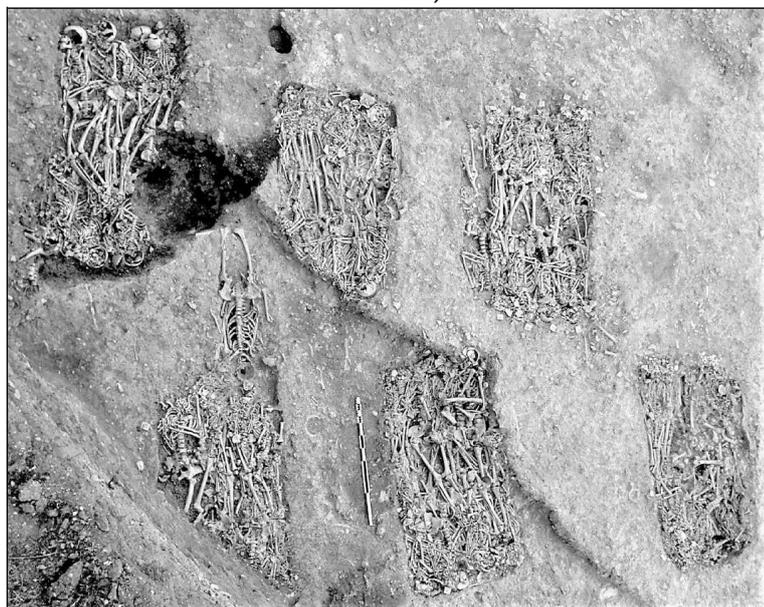
Nous sommes le mieux renseignés pour **la peste** de 1629-1631 qui frappa les esprits. À la Châtre, à suivre le registre de Vic-Exempt, où s'était réfugié un chanoine de Saint-Germain, on comptait en 1629 une trentaine de morts par jour et, de Pâques à septembre, le religieux affirma avoir relevé 1812 victimes du fléau. Il y en eut 180 à Luçay-le-Mâle. Au village du Plaix, à Sacières-Saint-Martin, le curé recensa 54 décès dont il a fait la liste nominale. À Bonnu, paroisse de Cuzion, on compta 76 décès en 1632.

La variole a probablement beaucoup plus tué que la peste. En 1658, le curé de Lignièrès mentionne 700 à 800 décès à Issoudun qui lui auraient été imputables. Un décompte à partir des registres paroissiaux de Saint-Cyr pour cette même année montre que certaines journées il y avait près de vingt inhumations.

Ci-dessous, charnier découvert à Issoudun

La dysenterie était aussi très mortifère. Un bel exemple nous est fourni par le registre paroissial de Prissac où le curé a dressé la liste nominale des décès dus à l'épidémie de 1702-1704. Elle fit 52 victimes avec une majorité de tout jeunes. Des ordres de grandeur similaire peuvent être relevés à Orsennes, en 1742, avec 52 décès de mars à juin, à Lignac avec 47 morts entre septembre et novembre 1767 et un enterrement par jour en octobre.

Lorsque l'analyse peut être effectuée, on constate que la peste frappait massivement les adultes et la variole avant tout les enfants. C'est peut-être cette nette différence qui explique que la représentation et la mémoire du caractère terrible de ces affections ait été beaucoup plus marquée pour la peste que pour la variole.



À regarder les données du XIX^e siècle, on est frappé du contraste entre la terreur que représentaient les épidémies et le nombre limité de victimes. À Nohant, en octobre 1870, George Sand décrivit l'arrivée de la variole comme plus terrible encore que la guerre et partit se réfugier en Creuse. Dans le département, le choléra de 1832 fit 362 morts pour 235 000 habitants. À Châteauroux, on peut décompter 190 victimes en quelques semaines pour 12 000 résidents ce qui est plus marquant. On en dénombre une cinquantaine à Issoudun (en réalité une suette milliaire) et quelques dizaines à Vatan. Moins choquant au niveau de l'opinion, le retour du vibrion, en 1854, occasionnera 240 morts au chef-lieu ce qui est plus qu'en 1832. Tous ces chiffres, pour importants qu'ils aient été, étaient bien loin des hécatombes pesteuses ou varioliques des siècles précédents. À Martizay, la suette milliaire occasionna une trentaine de victimes mais ne concerna que cette commune. L'épidémie de variole du Blanc de 1908 affecta 45 personnes et entraîna 16 décès, très mal acceptés.

Gros plan sur une fosse d'Issoudun



Les fouilles, en 2002, à l'occasion de la construction du Palais des Congrès d'Issoudun ont mis à jour quatorze tombes en deux ensembles distincts sous forme de charniers mis en place à l'extérieur immédiat de la cité, dans un espace à vocation funéraire. Elles sont datées d'après 1649. C'est un témoignage exceptionnel sur les enterrements en période de crise. Des études minutieuses montrent que rien ne fut improvisé et accompli dans la panique.

Les fosses communes furent alignées en bon ordre. Peut-être correspondaient-elles aux décès d'une journée ?

Mémoire des épidémies

Mis en terre probablement avec un seul linceul de draps, les corps (une quinzaine) étaient disposés, tête-bêche, les plus anciens au centre, les plus jeunes sur les bords extérieurs en ajustement. Aucun ornement n'a été retrouvé. On a relevé une proportion importante de jeunes enfants. En l'état actuel des recherches, il n'est pas possible de relier ces sépultures collectives à une épidémie précise. En tout état de cause, sont exclues la peste et la variole qui n'ont pas laissé leurs marques sur les cadavres. Il se pourrait que ce fût la dysenterie, peut-être la rougeole, mais il est possible aussi que la maladie ait été accompagnée de malnutrition dont les traces sont manifestes sur certains ossements. En ce cas, les tombes pourraient dater des très rudes années autour de la crise de 1709.

Charniers d'Issoudun, page précédente : photos I.N.R.A.P et Isabelle Souquet, « Le traitement des cadavres en temps d'épidémie ».



Schéma d'une tombe

Ce furent surtout les épisodes pestueux qui marquèrent les consciences des populations. À La Châtre, des Carmes, venus de Limoges, firent l'admiration des habitants pour leur dévouement durant la Peste Noire. On leur demanda de venir y fonder un couvent qui s'établit au cœur de la ville.



Église du Couvent des Carmes à la Châtre

La fin du Moyen-Âge vit se développer le culte de saint Roch au détriment de celui, plus ancien, de saint Sébastien. Rappelons que ce saint, natif de Montpellier (vers 1350), mais ayant vécu en Italie, avait secouru et guéri des pestiférés pendant les épisodes dramatiques de la Peste Noire. Atteint lui-même du fléau, il reçut les secours d'un chien. Adulé de son vivant, décédé vers 1370, il fut canonisé, de fait, dès le XIV^e siècle. Son culte, parti d'Italie, se répandit en France à partir de Montpellier et toucha des masses considérables de fidèles dans les villes mais surtout dans les campagnes.



Statue de Saint-Roch à Veuil

Très nombreuses sont les églises rurales à avoir possédé une statue ou un tableau du saint comme à Veuil ou à Chalais. Il était fêté le 16 août. Dans la région de La Châtre, les animaux ne « travaillaient » pas ce jour.

La grande poussée de peste des années 1629-1631 donna un nouvel élan à son culte. Bien des paroisses firent le vœu de le fêter si sa bienveillance protectrice permettait d'éloigner l'épidémie. L'une des plus célèbres dévotions dans le Bas-Berry était celle de Crozon-sur-Vauvre, fêtée le 16 août jusqu'à nos jours. Une confrérie portant son nom et avec un reynage y avait été établie et une foule énorme se pressait dans le bourg. Les fêtes de Saint-Roch marquent encore la vie de certaines communes de l'Indre, comme à Sarzay ou à Orsennes même si elles se sont laïcisées.



Pèlerinage de la St-Roch à Crozon (Ph. Gérard Guillaume)

Un autre vœu renommé est celui des habitants d'Argenton à Notre-Dame des Bancs, la Bonne Dame, prononcé en 1632. Alors que la chapelle risquait d'être démolie, la population fit le serment de se rendre le 21 novembre de chaque année en procession de remerciement pour la protection que la Vierge avait accordée à la ville face à la peste. La chapelle fut ainsi préservée.



Chapelle de Bonnu à Cuzion

Plusieurs édifices religieux furent édifiés en liaison avec la peste. À Issoudun, la magnifique chapelle de l'Hôtel-Dieu lui fut dédiée (1502). À Bonnu, paroisse de Cuzion, Françoise de Poyenne, châtelaine du village, fit bâtir, en 1634, une chapelle en remerciement à la Vierge de son intercession contre une peste qui avait fait un grand nombre de victimes. À Briantes, entre le bourg et le village d'Étranglechèvre, fut construite à la même époque une chapelle dédiée à saint Adrien et à la Vierge en hommage à son secours bienveillant.

Conclusion

L'histoire des épidémies ponctue la vie humaine. Le Bas-Berry puis l'Indre en furent bien sûr affectées. La Peste Noire fut suivie d'un dépeuplement marqué et la région dut se reconstruire au XV^e siècle. À partir de la mi-XVI^e siècle, malgré des ponctions sévères, la population parvint à se maintenir (à un niveau bas) en raison de sa forte fécondité.

Un tournant majeur apparaît dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. La conception religieuse de l'épidémie comme volonté du divin s'estompa. Elle n'était plus un phénomène voulu par Dieu voire un châtiment qu'il fallait accepter. La préservation de la vie humaine devint alors essentielle. Ici comme ailleurs, le Roi se devait de secourir tous ses sujets et se préoccuper de la santé de tous. Combattre les épidémies incombait donc aux pouvoirs publics. Ce qui fut entrepris dans la généralité de Bourges. Les médecins voyaient se développer leur autorité, admise progressivement par tous. La mort n'était plus une fatalité et l'ordre naturel pouvait être modifié par la vaccination dont nous imaginons mal quelle rupture mentale elle supposait. Celle-ci prit toute sa place dans le département. Les sensibilités évoluèrent. Bien que nettement moins mortifères, les épidémies du XIX^e siècle n'étaient plus supportées, y compris dans les milieux populaires prompts à manifester leur colère comme à Châteauroux en 1832. Un effort d'hygiène fut imposé progressivement aux plus modestes, fustigés par les médecins pour leurs préjugés et leurs remèdes inappropriés. L'épidémie de grippe « espagnole » de 1918 fit exception. Très violente, comme une résurgence d'un lointain passé, elle fut masquée par le silence de l'armée, la fin heureuse de la Grande Guerre et au fond par sa brièveté. Cela la rendit supportable.

C'est dans la continuité de ce refus d'accepter et de subir la mort épidémique que s'inscrivent toujours nos réactions face à la pandémie de la Covid 19.

Jean-Pierre Surrault

NDLR – Agrégé d'histoire et président de l'Académie du Centre, Jean-Pierre fait également partie du Conseil d'Administration de la SGBB. Pour notre n°100, il nous gratifie de ce très bel article et nous l'en remercions vivement.

Juliette DODU

L'héroïque télégraphiste de la guerre de 1870, sauvée de justesse par la cessation des hostilités

Le 20 septembre 1870, les Prussiens investissent Pithiviers (45) et ils occupent le bureau du télégraphe.

La directrice du bureau télégraphique est Mme Dodu, sa fille Juliette, âgée de 20 ans, est employée auxiliaire. Juliette avertit aussitôt la délégation de la Défense Nationale à Tours, puis elle enlève les appareils et cache la pile électrique. Tous les moyens de communication avec le reste de la France sont coupés, sauf une liaison télégraphique avec Orléans dont le fil passe dans la chambre de Juliette et qu'elle utilise pour donner des renseignements utiles. La bataille d'Orléans, le 8 octobre, débarrasse momentanément Pithiviers de la présence allemande et Juliette profite de ce répit pour faire établir un fil direct entre son bureau de poste et Montargis.



Après la prise d'Orléans, le prince Frédéric-Charles revient sur Pithiviers et fait installer un bureau télégraphique avec du matériel de campagne. Juliette, qui était logée sur place avec sa mère, parvient à dérober deux rouleaux de fil de fer. L'héroïque jeune fille, voulant aider les soldats, se sert du fil de fer dérobé et de son appareil pour capter les dépêches ennemies. Durant 17 nuits, elle se livre à ce dangereux exercice.

C'est ainsi qu'elle transmet au corps français qui se trouvait à Gien, un plan d'attaque qui permet de déjouer les projets prussiens et de sauver les 40 000 soldats du général Aurelle de Palladines.

Mais une indiscretion de la domestique fait découvrir sa ruse et le commandant de la place décide de la faire fusiller immédiatement. Heureusement l'armistice est signé avant son exécution et le prince Frédéric-Charles, informé de cet espionnage, décide de la gracier et la libérer, estimant qu'elle avait fait son devoir de patriote, et demande à lui serrer la main.

C'est cette scène (reconstituée ou imaginée ?) que le peintre E. Delahaye a présentée au Salon de 1910 :



Juliette Dodu, Ernest J. Delahaye (1910)

En récompense de ses actions, un décret du 8 décembre 1870 lui accorde (ainsi qu'à 20 autres employés des télégraphes) la mention honorable. En 1877, cette mention est transformée administrativement en Médaille militaire. Elle est nommée chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire en 1878. Elle était la seule femme à cumuler ces deux distinctions.

Le décret du 30 juillet 1878 précise « a intercepté des dépêches au péril de sa vie en 1870, a été condamnée à mort par l'ennemi et sauvée par la cessation des hostilités. »

C'est à partir de 1877 que son histoire prend son envol dans la presse, un comité est fondé pour lui ériger une statue ; elle devient le symbole d'un nationalisme exacerbé. Des livres pour enfants se remplissent de sa légende, des protège-cahiers sont à son portrait, des poètes riment son courage. Des rues, même une clématite, prennent son nom ; la Réunion (son île natale) lui dédicace rue et collège.

Elle décède en Suisse, chez son beau-frère, le peintre Odilon Redon, le 18 octobre 1909. La France lui fait des funérailles officielles et elle est inhumée au cimetière du Père Lachaise.



Mais, faut-il...

déboulonner la statue ?*Statue érigée à Bièvres, devant sa maison*

Mais les exploits de Juliette ont été Pithiviers n'hésitait pas à pointer les versions qui étaient véhiculées par la domestique chez les dames Dodu, le Pithiviers le soi-disant jour où il aurait pendant cette période n'a entendu mort...

D'autres ont été plus catégoriques, la l'action en 1870 aurait été montée en devenue la maîtresse du directeur du

Il est vrai que l'incohérence des dates Prussiens sont à Pithiviers, pendant 17 une date inconnue elle est condamnée à mort ; l'armistice du 28 janvier 1871 lui sauve la vie. Que s'est-il réellement passé pendant quatre mois, entre le 20 septembre et le 28 janvier ?

Juliette a probablement enjolivé son acte de bravoure dans une période où les politiques cherchaient à mettre le patriotisme en vedette. Disons qu'elle a su profiter du contexte : des receveuses des Postes, qui n'ont pas eu sa notoriété, ont accompli de tels exploits.



remis en cause ; en 1910, le maire de incohérences du récit et les innombrables presse. Selon lui, il n'y aurait jamais eu de prince Charles-Frédéric n'était plus à gracié Juliette, aucun habitant de Pithiviers parler de cette histoire de condamnation à

traitant de catin ou « d'horizontale » dont épingle à partir de 1877 quand elle est Figaro.

est flagrante : le 20 septembre, les jours ou 17 nuits Juliette les espionne, à



Elle aurait déclaré : « *Quand je vois tout ce qu'on a imprimé sur mon compte, Je me demande si Jeanne d'Arc a bien fait tout ce qu'elle a fait.* »
Si ces paroles sont vraies, ce serait un demi-aveu.

*Portrait de Juliette, par son beau-frère, Odilon Redon***Tout cela est une belle histoire – ou légende – me direz-vous, mais quel rapport avec notre département ?**

On retrouve les ancêtres patronymiques de Juliette dans la région d'Issoudun – Lizeray – Vatan, depuis 1697, et sa mère est née à Argy.

Paul Dodu, laboureur, et son épouse Marie Potin vivaient à Issoudun, paroisse de St-Cyr, en 1699. Leur second fils, Michel (né le 18 mai 1699), épousera Jeanne Feuillet et le couple ira élire domicile à Vatan pour y exercer également la profession de laboureur.

Le seul descendant de ce couple sera René Dodu (1729 – 30.11.1806 Vatan) qui était sabotier, installé rue grande à Vatan. De son mariage, le 24 janvier 1761, avec Françoise Patrigeon, René aura quatre enfants. Un seul survivra, Pierre, né le 4 novembre 1765. On imagine combien le couple devait reporter son affection pour leur seul petit survivant aux maladies de l'époque, ses frères n'ayant pas vécu plus de cinq ans. Les parents avaient-ils pensé faire de leur enfant un futur sabotier, comme René, ou un laboureur comme les ancêtres Dodu ?

Rien de cela n'advient. Petit Pierre était-il envouté par les fumées d'encens de la collégiale St-Laurian toute proche ? Toujours est-il qu'il se sent une vocation pour entrer dans les ordres. Il entre au Grand Séminaire de Bourges et le 27 janvier 1790, il devient prêtre.

Le 22 juillet 1792, au Péchereau, a lieu l'inhumation de Charles Joseph Pépin, en présence du jeune vicaire de la paroisse, Pierre Dodu. Ce jour-là, Pierre ne pouvait pas se douter qu'il mettait en terre le grand-père de sa future épouse !

En novembre 1793, il est confronté au Comité Révolutionnaire d'Argenton, il reçoit l'ordre de se marier. Il espère trouver une solution en simulant un mariage avec une jeune fille de 50 ans... Mais le Comité ne veut pas entendre parler de cette union factice.

Il se résout, le 5 ventôse an II (5 février 1794), à épouser Thérèse Pépin, la fille du juge de paix d'Argenton, ce qui ne devait pas être un mauvais parti. Elle avait 21 ans, Pierre 28, et sur l'acte de mariage il est présenté comme assesseur du juge de paix. Outre Charles, le juge de paix, la famille Pépin comptait dans ses rangs, Silvain, avocat au parlement et officier municipal d'Argenton, et comme ami Pierre Descottes, député du Berry à l'Assemblée Nationale. Ces relations ont du être bien utiles pour Pierre.

Peu après leur mariage, le jeune couple part s'installer à Vatan, où Pierre est nommé secrétaire de mairie en avril 1795. Leur mariage sera fécond, ils auront onze enfants, pour un ex-ecclésiastique... Mais huit n'atteindront pas l'âge adulte.

Parmi les trois garçons survivants, l'aîné, Charles-Jean deviendra secrétaire de la mairie de Vatan, prenant ainsi la succession de son père. Le second, Lucien Adolphe (né le 9 janvier 1801), aura une vie mouvementée. Et le fils du troisième, sera à son tour secrétaire de mairie et organiste à la Collégiale St-Laurian de Vatan jusqu'au 18 février 1882 (jour, ou plutôt nuit, de la chute du clocher).

Né le 25 nivôse an neuf, Lucien Adolphe se destine à la médecine. De septembre 1821 à septembre 1822, il est élève interne à l'hospice civil de Bourges. En 1823 il se fait délivrer un Certificat de bonne santé par le médecin de Vatan (*Le sieur Lucien Adolphe Dodu est bien constitué, fort, robuste, n'ayant jamais fait de maladies et ayant été vacciné*) car il souhaite être affecté au service de l'armée d'Espagne, mais c'est à l'hôpital militaire de Lille qu'il est nommé chirurgien surnuméraire en 1824. Il est rayé des contrôles pour longue absence non autorisée en août 1826. Que fait-il jusqu'au 25 septembre 1830 quand il est reçu officier de santé autorisé à exercer dans le Cher ? Huit ans plus tard, il postule pour revenir à Vatan. Puis pour Argy, puis il veut retourner dans le Cher en 1839. Mais il ne se présente pas lorsqu'il est convoqué devant les jurys qui autorisent les transferts. On s'y perd à essayer de le suivre.

Alors qu'il exerce à Argy, il y épouse, le 7 décembre 1835, Marie Louise Florentine Augustine Desaifres de Pellegrin. Cette jeune mariée de 21 ans, était la fille d'un ex-notaire de Fontainebleau, capitaine d'infanterie de ligne, dont sa famille n'a plus de nouvelles depuis dix-huit ans. Il avait été mis en accusation devant le Tribunal révolutionnaire, rendu à la liberté, s'était fait corsaire en Méditerranée, puis industriel dans les aciéries ; un vrai roman ! Du côté de sa mère, Adèle Marie Eugénie Guérin de Sercilly, on est plus sérieux, la famille est établie depuis longtemps à Melun ou Montereau (Seine-et-Marne) avec des conseillers du roi, procureur au bailliage, garde du scel au bailliage de Montereau. Adèle a eu pour parrain, le marquis de La Fayette, que son père côtoyait pendant la Révolution.

Lucien Adolphe sera père de cinq enfants : l'aîné, Adolphe-Anatole naît en 1836 à St-Martin d'Auxigny. Sa jeune vie finira tragiquement à l'âge de quinze ans dans le naufrage du vaisseau « *Le juif errant* » entre Calcutta et La Réunion. Ensuite Marie-Thérèse naîtra et décèdera à Argy en 1838/1839. Charles-Émile, né à Argy en 1841, mourra à la Réunion en 1868. Louis-Eugène ne vivra que trois ans (1845-1847).

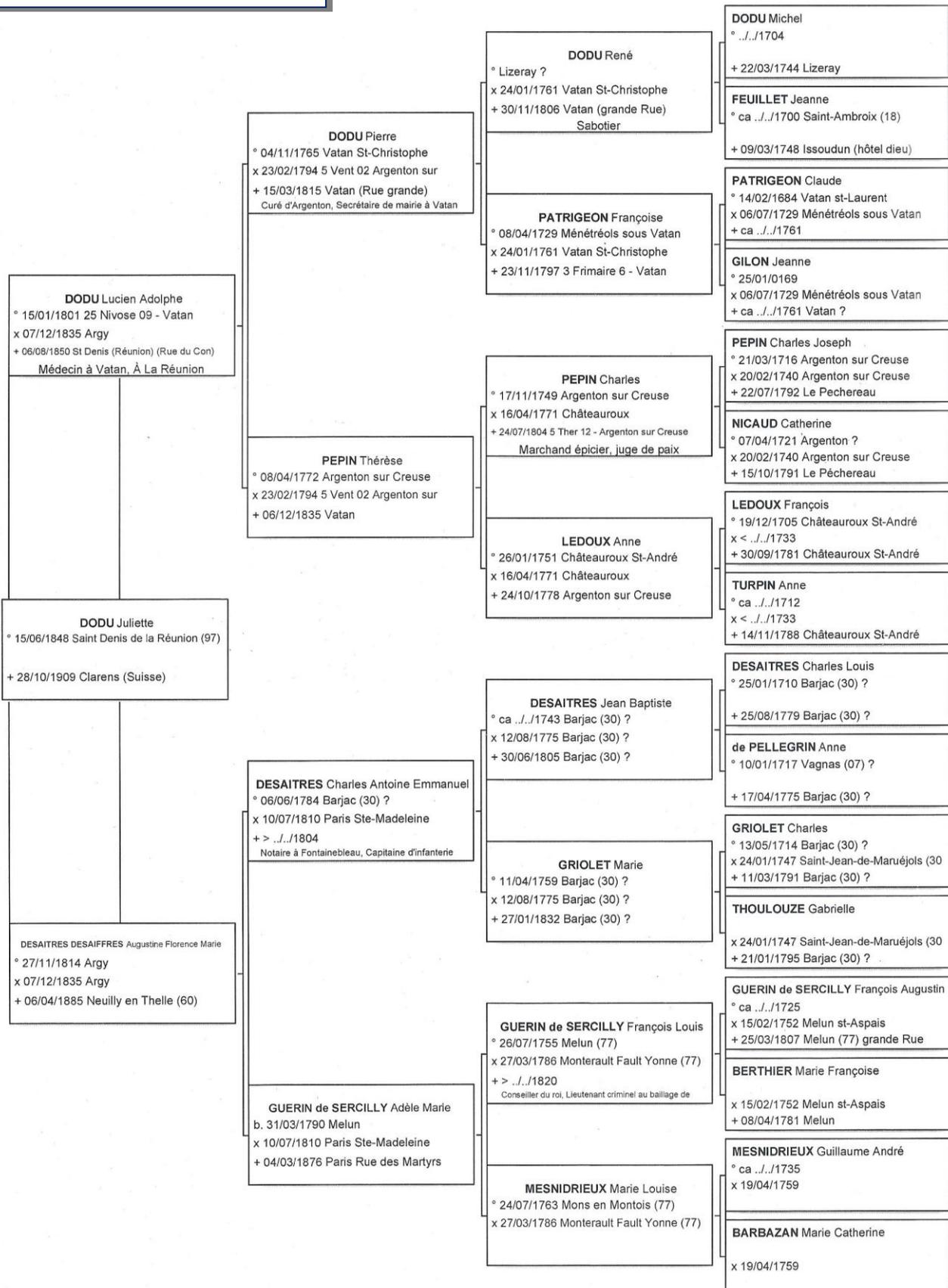
Et enfin, le 20 avril 1846, avec toute sa famille, Lucien Adolphe embarque à Toulon à bord du navire « L'Oise », il a décidé de s'installer à La Réunion où ils arrivent le 9 août après quatre mois de voyage. C'est là que Juliette naît le 15 juin 1848.

Mais le mirage d'une vie facile dans l'île sera de courte durée, après être passé par Mayotte, Madagascar, Lucien décède à 49 ans en son domicile de St-Denis, en 1850. Sans guère attendre, sa veuve se remarie à La Réunion en 1851 et au décès de son second mari, elle rentre en France avec sa mère et sa fille Juliette, fin 1869.

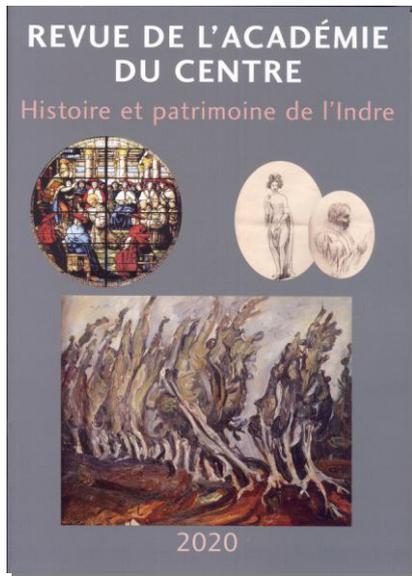
Juliette Dodu aurait eu un fils, qu'elle a toujours présenté comme son neveu (ce qui n'est pas possible étant donné qu'elle n'a qu'une demi-sœur, Camille, l'épouse d'Odilon Redon), Daniel Lucien né en 1873, qui lui-même aura un fils qu'il reconnaîtra après sa naissance, Daniel André né en 1904 à Paris.

Cet article reprend pour partie les recherches des docteurs Solange et Gérard Le Duc, qui ont laissé nombre d'ouvrages sur la commune de Vatan où ils ont exercé pendant plusieurs décennies.

Généalogie de Juliette DODU



NDLR : Juliette DODU avait déjà fait l'objet d'un article de Jean-Louis STRAUSS publié dans Racines en 2009. En ces temps de commémoration de 1870/1871, il était important d'avoir aujourd'hui un autre regard sur cette personnalité forte.



Revue de l'Académie du Centre

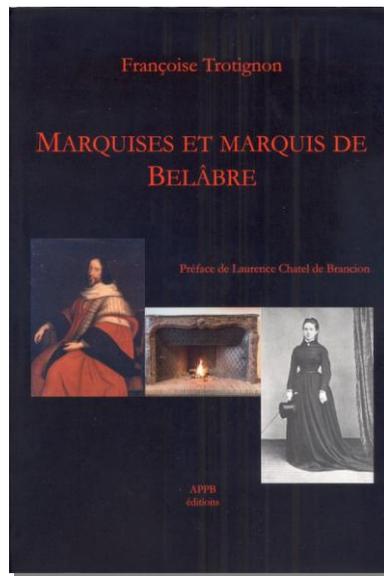
Ouvrage de l'Académie du Centre, la Revue annuelle est toujours très attendue de ses lecteurs, car elle est le reflet et la mémoire des sujets d'histoire et de patrimoine de l'Indre traités en une année. Pour la plupart présentés lors des Conférences mensuelles, (même si 2020, avec la pandémie, a été une année blanche), ils trouvent ici leur juste place et chacun peut enfin en apprécier la teneur.

Au sommaire de ce très beau livre, de l'Histoire, surtout, avec des articles divers, couvrant toutes les périodes de l'histoire locale : de la famille de Maussabrè à Pellevoisin à l'histoire contemporaine du dépôt américain, en passant par les titres de noblesse sous l'Empire et de nouvelles découvertes concernant George Sand. Mais aussi deux beaux sujets artistiques, l'un sur un maître du vitrail à la Renaissance, Guillaume de Marcillat, l'autre sur la vie du peintre Soutine au Blanc. Côté Nature et Environnement, un bel article sur l'histoire de la Forêt de Châteauroux.

On le voit, la Revue 2020 offre de quoi satisfaire toutes les curiosités.

Revue de l'Académie du Centre

Le prix de 27 € de la Revue vous donne droit, en plus de la Revue, de devenir membre de l'Académie du Centre.



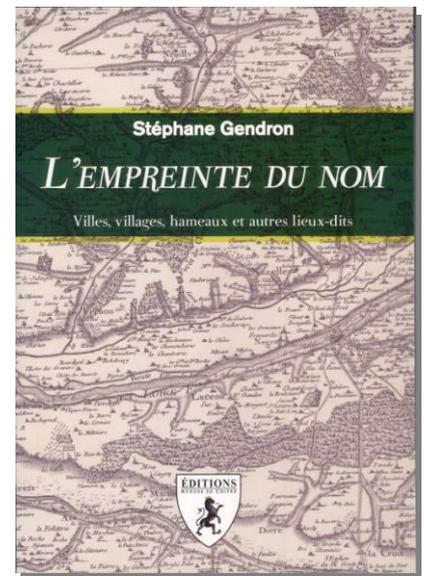
Marquises et marquis de Bélâbre

Bélâbre, canton de l'Indre aux confins du Poitou, du Berry et de la Marche, fut le lieu d'une riche histoire autour d'une famille ayant élevé ses terres en Marquisat. Durant trois siècles, de 1650 à 1938, la famille *Le Coigneux* fit retentir son nom sur les terres de Bélâbre, depuis le tout 1^{er} marquis, Jacques, président à mortier, qui, à force de volonté, d'habileté et d'ambition, gagna ses quartiers de noblesse, et ce, jusqu'au huitième et dernier, Jacques-Gabriel. Une famille qui vécut les honneurs, la richesse et la gloire, mais aussi les déboires et les condamnations. Et jusqu'à l'ultime tragédie lorsque la dernière marquise, par vengeance contre un mari qui l'avait humiliée, parvient par ruse à faire raser le château « à hauteur d'infamie ».

Françoise Trotignon, l'auteure érudite de cet important volume, nous conte, cette histoire passionnante, extrêmement documentée, comme un roman historique qui nous fait traverser trois siècles d'Histoire de France et d'histoire locale. Un livre majeur qui restera comme celui de la mémoire et de la période faste du marquisat de Bélâbre.

Marquises et Marquis de Bélâbre

de Françoise Trotignon – APPB Éditions – 23,50 €



L'Empreinte du nom

Déjà auteur de plusieurs livres sur l'origine des noms de lieux et, notamment en 2004, d'un livre important sur ceux de l'Indre, que la SGBB avait soutenu et aidé à la publication, Stéphane Gendron récidive ici en traitant des lieux d'une grande région allant du Berry à l'Anjou, en passant par la Touraine, où il réside, le Poitou et les Pays de Loire. La nouveauté vient du fait qu'il en explique non seulement le sens, mais aussi l'origine, toujours par thématiques. Ainsi parle-t-il des Folies, de la Queue de Merluce, de l'Enfer ou du Paradis, de la Rue Ah, Ah...etc. et de bien d'autres curiosités onomastiques et toponymiques, qui sont comme des *empreintes*...

À ces démonstrations, que l'on pourrait croire trop savantes, il ajoute l'humour nécessaire pour que la lecture en soit la plus agréable possible. Et l'on peut dire que l'exercice est parfaitement réussi car Stéphane Gendron, en véritable artiste de la toponymie, parvient à captiver son lecteur.

L'empreinte du nom

Villes, villages, hameaux et autres lieux-dits

de Stéphane Gendron – Éditions Hugues de Chivré – 20 €

Ferdinand de LESSEPS, un entrepreneur de génie, dans l'Indre, au 19^{ème} siècle.

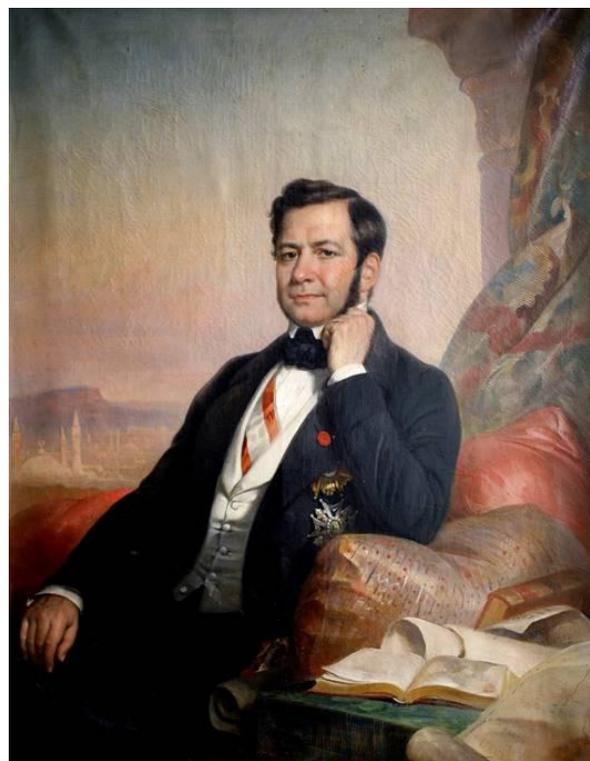
Ferdinand de Lesseps, contrairement à Talleyrand, au Général Bertrand ou à George Sand, est un « Grand Français » (qualificatif que lui avait attribué Gambetta) dont les attaches berrichonnes sont largement méconnues par nos concitoyens. Il est certes né à Versailles (en 1805), il a certes été surtout un citoyen du Monde qu'il a parcouru en tous sens, tant comme diplomate d'abord, que comme entrepreneur ensuite. Mais c'est bien dans le Berry qu'il a ancré ses racines, dans sa remarquable propriété agricole de Guilly près de Vatan, où il a trouvé l'apaisement dans des périodes difficiles, élaboré le projet du canal de Suez, puis fini ses jours en 1894 après son échec à Panama.



Une brillante carrière de diplomate

Né dans une famille de diplomates, Ferdinand de Lesseps débute lui aussi dans cette carrière, guidé par son oncle Barthélémy et son père Mathieu, à Lisbonne puis à Tunis. Mais c'est son séjour en Égypte, au Caire et à Alexandrie entre 1832 et 1837, où il sera Consul général, qui aura un impact déterminant dans sa vie. C'est là, en effet, qu'il y élabore le projet de construction d'un canal des deux mers, projet de jonction de la Méditerranée à la mer Rouge dont Bonaparte avait repris l'idée au début du siècle. Il y étudie les diverses ébauches de projets, rencontre les Saint-simoniens venus plaider cette cause, visite personnellement les territoires concernés, mais surtout lie des contacts personnels avec le vice-roi d'Égypte Mehmet Ali et son jeune fils Saïd, personnage qui décidera vingt ans plus tard de lui confier les rênes de l'entreprise.

Après son premier séjour en Égypte, Lesseps poursuivra pendant une dizaine d'années l'essentiel de sa carrière en Espagne, à Malaga puis à Barcelone où, lors de l'insurrection de la Catalogne en 1843, il s'illustrera par son courage, non seulement en protégeant les Français en danger, mais aussi en sauvant de la mort des hommes appartenant aux factions espagnoles rivales.



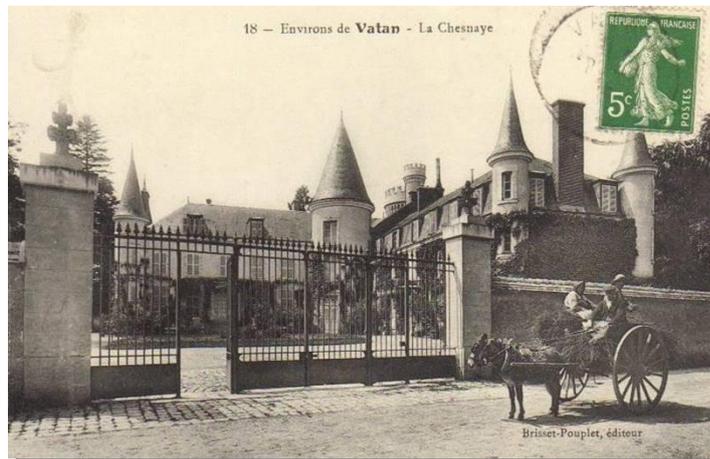
Portrait de Ferdinand de Lesseps par Julien Champagne – Musée Bertrand Châteauroux

Puis, alors que la France s'égare dans l'expédition de Rome, en mai 1849, Ferdinand de Lesseps est nommé ambassadeur plénipotentiaire à Rome, avec pour mission de négocier un accord amiable entre Pie IX et les révolutionnaires qui viennent de fonder la République romaine. Mais, bientôt, l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte bouleverse la politique étrangère de la France, et prend Lesseps à contrepied. Se sentant désavoué, il démissionne de ses fonctions diplomatiques et, mis en accusation, rédige en juillet 1849 un mémoire en défense devant le Conseil d'État. La fin de sa carrière diplomatique marquera, en réalité, un nouveau départ dans la vie de Ferdinand de Lesseps, qui va devenir celle d'un grand entrepreneur.

Un propriétaire terrien innovant en Berry

Mais il faut d'abord survivre. Sa belle-mère Angélique Delamalle, originaire de Vierzon et propriétaire en Berry, lui propose d'acquérir pour lui un vaste ensemble de 160 ha de terres agricoles à Guilly, le domaine de La Chesnaye, et de lui en confier la gestion. Il va consacrer toute son énergie à cette nouvelle tâche, et en faire une réussite éclatante,

primée par les plus hautes instances de l'agronomie. Il visita les fermes les mieux tenues du bassin parisien, afin de connaître les meilleurs systèmes de constructions rurales. Un nouvel ensemble agricole, intégrant les technologies les plus modernes, est construit à partir de 1852, qui obtiendra une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855 ; il est toujours visible aujourd'hui à Guilly, reconverti en Musée du Patrimoine de l'Équipement. Les résultats agricoles sont remarquables, tant en ce qui concerne la production céréalière et fourragère, qu'en ce qui concerne l'élevage, original surtout par la production chevaline de haute qualité, à partir d'étalons pur-sang arabes qui lui furent donnés par le vice-roi d'Égypte.



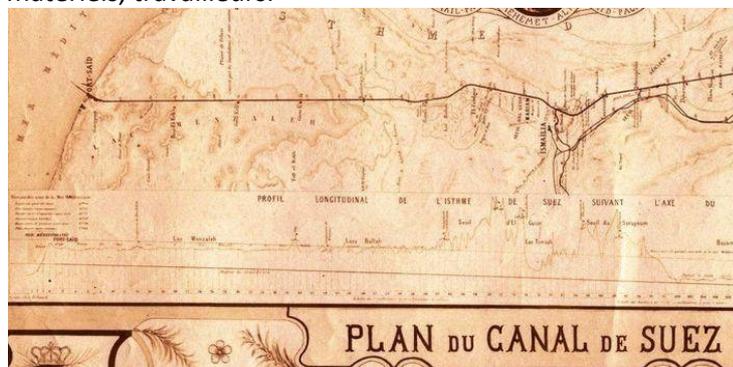
Le château de La Chesnaye, à Guilly – Coll. privée

Lesseps aménage aussi sa demeure familiale, le château de la Chesnaye qui fut malheureusement détruit après la seconde guerre mondiale. Il y trouve parallèlement le temps de poursuivre l'élaboration de son grand projet de canal dans l'Isthme de Suez, adressant en Égypte un mémoire en ce sens en 1852. Et, malgré des malheurs personnels puisqu'il perd en 1853 sa première épouse et un de ses fils en bas âge, la promesse d'un succès surgit inopinément en 1854, lorsqu'il est informé de l'arrivée au pouvoir en Égypte de son vieil ami Mohamed Saïd Pacha.

Le concepteur du Canal de Suez

Il part immédiatement au Caire pour défendre son projet de vingt ans, avec succès puisqu'il se voit confier par le souverain, le 30 novembre 1854, la concession de construction du futur canal maritime dans l'isthme de Suez. Après trois années de démarches incessantes, Lesseps procède fin 1858 à la constitution définitive de la Compagnie Universelle du Canal Maritime de Suez. Le canal de Suez fut d'abord un défi technique, puisqu'il s'agissait de construire à travers le désert, selon un plan élaboré par l'ingénieur Linant de Bellefonds, un canal au niveau de la mer, long de 180 kms, large de 50 m et d'une profondeur de 8 m, en exploitant au maximum les déclivités naturelles du terrain (les lacs amers). Tout était à acheminer dans ce désert : eau, vivres, matériels, travailleurs.

La main d'œuvre, d'abord constituée de milliers de fellahs égyptiens, venant à manquer, de nouveaux engins d'excavation et de dragage furent inventés. Des villes et infrastructures portuaires étaient entièrement à construire, Port Saïd sur la Méditerranée, Ismaïlia au centre, Suez sur la Mer Rouge. Mais le projet du canal de Suez était tout autant un défi politique, car la perspective d'une implantation française en Égypte, contrôlant désormais la route des Indes, se heurtait à l'opposition farouche de l'Angleterre et de l'Empire Ottoman, suzerain de l'Égypte.



Plan du Canal de Suez – Coupe longitudinale

C'est probablement dans ce domaine diplomatique que Ferdinand de Lesseps eut un impact décisif, par sa détermination sans faille. Car finalement, en dépit de ces multiples difficultés techniques et diplomatiques, le canal sera inauguré le 17 novembre 1869, dans des festivités grandioses patronnées par le nouveau vice-roi Ismaïl Pacha et par l'Impératrice Eugénie, dont il était le cousin par sa mère.



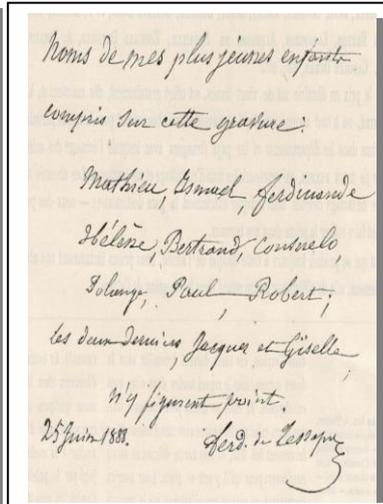
« Arrivée de Ferdinand de Lesseps au seuil d'El Guiss, le 10 juillet » - gravure d'après un croquis de Ch. Eckold

La gloire et les honneurs

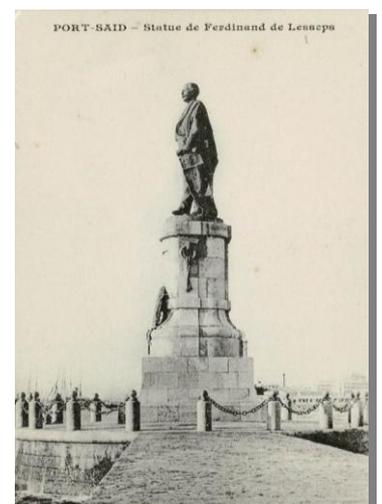
Ferdinand de Lesseps, qui se remarie à 65 ans avec une jeune épouse de 20 ans (Hélène de Bragard, qui lui donnera douze enfants !), va alors traverser une période de gloire d'une quinzaine d'années, où il sera adulé. À Port Saïd, à l'entrée du canal de Suez, les Égyptiens lui érigent, en grandes pompes, une statue. On lui attribue même une avenue et une place à son nom.



Gravure de la famille de F. de Lesseps – 25 juin 1888



Liste autographe de ses enfants



Statue érigée à Port Saïd en Égypte et détruite plus tard par Nasser

Il parcourt la France, l'Europe et le Monde pour exposer de nouveaux projets : il s'intéresse à un éventuel tunnel sous la manche, à la création d'une immense mer intérieure dans les chotts de la Tunisie et de l'est Algérien, au percement d'un canal à travers la péninsule Malaise ; il préside la Société de Géographie et entre à l'Académie Française (1884).

Mais le grand projet mondial de l'époque est celui du creusement d'un canal interocéanique en Amérique Centrale, pour faire communiquer l'Atlantique et le Pacifique. Lesseps ne pouvait manquer de s'y intéresser, et de se proposer comme maître d'ouvrage ; cette mission lui sera effectivement attribuée, par un grand congrès international réuni à Paris en mai 1879, alors qu'il avait 75 ans.

Panama, des grosses difficultés...

Mais Ferdinand de Lesseps, grisé par le succès, avait présumé de ses forces. Voulant appliquer à Panama le modèle qui avait réussi à Suez, il méconnaît plusieurs difficultés majeures qui le guettaient dans l'isthme américain. Les difficultés géographiques, d'abord, car les reliefs à excaver étaient d'une tout autre ampleur que ceux rencontrés dans le plat désert de Suez ; et la géologie des terrains les rendaient friables et instables. Les difficultés climatiques ensuite, car le Panama est le lieu de pluies diluviennes, faisant gonfler les rivières dans le lit desquelles le canal était creusé et emportant sur leur passage les travaux réalisés. Les difficultés humaines encore, car tous les travailleurs et cadres devaient être acheminés d'Europe et des Antilles vers cette forêt tropicale quasi-désertique. Les difficultés sanitaires enfin, car le climat détestable qui faisait pulluler les moustiques apportait avec lui la malaria et la fièvre jaune, maladies mortelles décimant les ressources humaines. Lesseps avait en outre commis l'erreur de sous-estimer le coût des travaux, et de persister à vouloir construire (comme à Suez) un canal au niveau des océans, contre l'avis de plusieurs de ses ingénieurs qui plaidaient pour un canal à écluses, à une altitude d'environ 25 m, exigeant moins de travaux d'excavation.

... au scandale et à la fin de sa vie



Charles de Lesseps

L'entreprise du canal de Panama débouchera malheureusement sur une faillite retentissante en 1889, ruinant d'innombrables petits porteurs français, puis bientôt sur un énorme scandale politique lorsqu'on découvre qu'une bonne centaine de parlementaires avaient réclamé, pour le prix de leur soutien, des subsides à la société à l'agonie. Ferdinand de Lesseps sera, avec son fils Charles et l'ingénieur Gustave Eiffel, poursuivi devant les tribunaux pour faillite frauduleuse, et condamné. Mais il décèdera bientôt à La Chenaye, épuisé, en décembre 1894, quelques mois après sa condamnation.

Encore aujourd'hui l'image de Ferdinand de Lesseps reste ternie en France à cause de son échec à Panama. Pourtant, le projet de Panama a pu être poursuivi avec succès par les Américains, qui rachetèrent aux Français la concession de la Société nouvelle du canal de Panama, et reprirent les

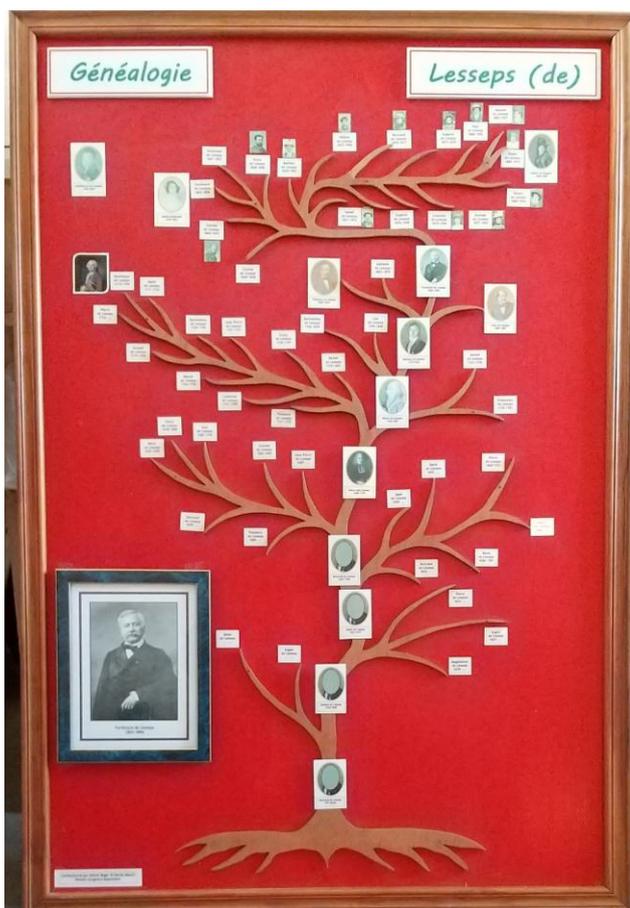
travaux en 1903, mais selon un plan de canal à écluses. Le canal de Panama, achevé en 1914, figure aujourd'hui comme une des plus remarquables réalisations d'ingénierie civile. Et, paradoxalement, Lesseps demeure une des grandes figures du Panama, qui a agrandi encore cette année son canal par la création de nouvelles et gigantesques écluses, pour répondre aux exigences du trafic maritime mondial.

Christian Moreau

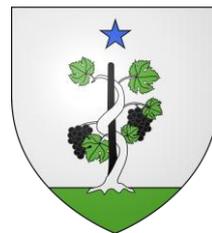
Bien que n'étant pas adhérent à la SGBB, Christian MOREAU, médecin psychiatre honoraire et actuel Monsieur Covid du département de l'Indre, a bien voulu rédiger, pour notre n°100 de Racines, ce très bel article sur Ferdinand de Lesseps, dont il est LE plus grand spécialiste aujourd'hui. Qu'il en soit ici grandement remercié !

(Sources des illustrations : Christian Moreau et Alain Bréjaud)

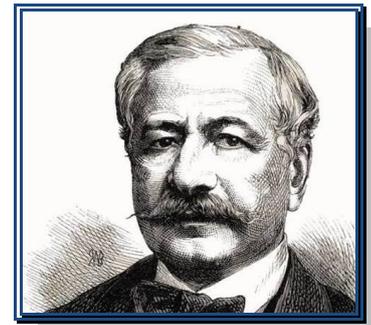
Généalogie de Ferdinand de Lesseps



Arbre en bois réalisé par Michel Roger et Daniel Moulin
Romain Guignard Association – Vatan



Blason des de Lesseps
D'argent, au cep de vigne,
terrassé de sinople, fruité
de deux grappes de raisin
de sable et surmonté
d'une étoile d'azur



La famille **de LESSEPS** est une famille de la noblesse française. Une branche éteinte fut anoblée en 1777 par Louis XVI. Une branche puînée (Mathieu de Lesseps) a reçu le titre de comte de l'Empire de Napoléon I^{er} en 1815, et le conserve jusqu'à nos jours. Cette famille compte parmi ses membres plusieurs diplomates, dont le célèbre créateur des canaux de Suez et de Panama. Selon le site de l'association Lesseps-Suez, les racines de la famille **de Lesseps** se trouvent dans le pays basque français fournissant plusieurs générations d'hommes d'armes et d'hommes de loi honorablement connus à Bayonne.

Alexandre de Lesseps (1796-1867), immigré en Louisiane au XIX^e siècle, établissant la branche américaine de la famille de Lesseps, dont **de Lesseps Story Morrison** (1912-1964), maire de la Nouvelle-Orléans entre 1946 et 1961. Cette famille compte parmi ses membres plusieurs consuls.

Bertrand LESSEPS, capitaine du guet de Bayonne au XVII^e siècle, père de :

- **Pierre Lesseps** (1690-1759), notaire royal, notaire de Marie-Anne de Neubourg, père entre autres de :
 - **Dominique de Lesseps** (né Dominique Lesseps) (1715-1794), *ministre chargé d'affaires* (diplomate) du roi Louis XV près les Pays-Bas autrichiens, anobli par lettres patentes en 1777.
 - **Charles Pascal de Lesseps** (1779-1868), maire d'Oran
 - **Jean-Barthélemy de Lesseps** (1720-1795), notaire, greffier de la ville de Bayonne, père entre autres de :
 - **Pierre de Lesseps** (1770-1829), greffier de la ville de Bayonne, père entre autres de :
 - **Alexandre de Lesseps** (1796-1867), immigré en Louisiane au XIX^e siècle, père entre autres de :
 - **Amélie de Lesseps** (1832-1866), mère de :
 - **Ann Eliza Story** (1860-1909), mère de :
 - **Anita Oliver**, mère de :
 - **de Lesseps Story Morrison** (1912-1964), maire de la Nouvelle-Orléans entre 1946 et 1961.

Généalogie réalisée par RGA Vatan,
H. Mauduit, Ch. Pineau et Geneanet

- **Martin de Lesseps** (1730-1807), consul à Hambourg puis à Saint-Petersbourg, père de :
 - **Jean-Baptiste Barthélémy de Lesseps** (1766-1834), membre de l'expédition de La Pérouse en qualité d'interprète franco-russe, diplomate, écrivain, père de 8 ou 9 enfants.
 - **Louise Françoise de Lesseps** (1769-1840) x 1788 Versailles.
 - **Mathieu de Lesseps** (1774-1832), diplomate, comte de l'Empire, préfet du Cantal du 6 au 15 avril 1815, père de :
 - **Antoine Lopez-de-la-Sainte-Trinité Théodore de Lesseps** (1802-1874), ministre plénipotentiaire de 1^{ère} classe (1853), sénateur du Second Empire.
 - **Adélaïde Marie de Lesseps** (1803-1879), épouse Tallien de CABARRUS.
 - **Jean-Charles de Lesseps** (1804-1880), journaliste, député et conseiller d'État.
 - **Ferdinand de LESSEPS** (1805-1894), diplomate, créateur des canaux de Suez et de Panama, académicien, Grand-croix de l'Ordre de la Légion d'honneur, père de dix-sept enfants,
 - **Jules de Lesseps** (1809-1887), diplomate, officier de l'Ordre de la Légion d'honneur.

Généalogie descendante

Ferdinand de LESSEPS, né en 1805 à Versailles (78) et décédé en 1894 à Guilly (36), se marie deux fois :

*La 1^o fois le 18 décembre 1837, Paris (75), avec **Agathe DELAMALLE**, née le 15 octobre 1819 à Garches(92), décédée le 13 juillet 1853 - Paris 1^o (75) à l'âge de 33 ans (*Parents : Charles Victor DELAMALLE 1791-1827 & Angéline ARNAUD 1799-1858*) dont :

- Charles Théodore de LESSEPS 1838-1838
- **Charles Aimé de LESSEPS** (1840-1923), juriste et ingénieur, *Légion d'Honneur (Officier) Marié le 12 juin 1862, Châteauroux (36), avec Jeanne Désirée CONTE du BOIS des COURS de la MAISONFORT (1844- ?)*
- Ferdinand Marie de LESSEPS (1842-1846)
- Ferdinand Victor de LESSEPS (1847-1853)
- Aimé Victor de LESSEPS (1848-1896), diplomate, *Légion d'honneur (Chevalier), Marié en septembre 1878, Alexandrie (Égypte), avec Despina-Calliope SINADINO (1850-1927) dont :*
 - Edmond-Charles de LESSEPS (1879-1937), *Marié avec Edith COUTURIÉ (1888-1972) dont :*
 - Pierre-Victor de LESSEPS (1908-1981)
 - Louis-Marie de LESSEPS (1914-1971)
 - Edmond Jules de LESSEPS (1883-1939), *Marié le 2 septembre 1909, Paris XVI^o (75), avec Amélie Léontine Jacqueline Louise La CAZE (1890-1976) dont :*
 - Victor de LESSEPS, (1910 - ?) *Légion d'Honneur (Chevalier), Marié en 1943 à Londres (GB)*

*La 2^o fois en 1869 à Ismaïlia (Égypte), avec **Louise-Hélène AUTARD de BRAGARD**, née le 17 juillet 1848 - Plaines Wilhems (Maurice), décédée en 1909 Château de La Chesnaye, Guilly (36) à l'âge de 61 ans (*Parents : Gustave Adolphe AUTARD de BRAGARD (1808-1876) & Marie Louise Antoinette Adèle Emelina CARCENAC (1817-1857)*) dont :

- Mathieu Marie de LESSEPS, (1870-1953) *Légion d'honneur (Chevalier), Marié le 25 novembre 1902, Tours (37), avec Jeanne de La FONTAINE-SOLARE (1878-1966) dont :*
 - Hubert de LESSEPS (1904-1976), *Marié le 29 août 1939, Paris XVI^o (75), avec Renée MARIO (1901-1982)*
 - Dominique de LESSEPS (1910-1962), *Marié le 23 avril 1938, Chichery (89), avec Rachel DUITZ (1900-1983)*
- Ferdinand-Ismaël de LESSEPS, (1871-1915) *Mort pour la France, Légion d'honneur (Chevalier), Marié le 21 octobre 1902, Tours (37), avec Marie Gabrielle de La FONTAINE-SOLARE (1877-1944) dont :*
 - Barthélémy de LESSEPS (1903-1930)
 - Jean Bertrand de LESSEPS -1904-1972)
 - Ogier Mathieu de LESSEPS -1911-1975), *Marié le 30 novembre 1932 avec Monique Marie LEPEL COINTET (1912-2009) dont :*
 - Ferdinande de LESSEPS (1872-1948), *Mariée le 9 mai 1890, Paris VIII^o (75), avec Ferdinand de GONTAUT BIRON (1868-1898) et divorcée en 1895, dont :*
 - Ferdinand de GONTAUT-BIRON (1892-1892)
 - Ferdinande de LESSEPS (1872-1948), Remariée le 20 juillet 1898, Paris VIII^o (75), avec François-Joseph de CASSAGNE de BEAUFORT de MIRAMON, (1867-1932) Légion d'honneur (Chevalier)*
 - Eugénie Marie de LESSEPS (1873-1874)
 - Bertrand de LESSEPS, (1875-1918), *Mort pour la France, Marié le 14 avril 1902, Paris VIII^o (75), avec Marguerite-Sara FAVRE (1877- ?) dont :*

- Bertrand René de LESSEPS (1905-1980) *Marié le 14 octobre 1970, Paris XVI° (75), avec Hélène TRAN THI ROT (1918 – ?) dont :*
- Marie-Consuelo de LESSEPS (1875-1944) *Mariée le 20 avril 1897, Paris VIII° (75), avec Prosper LOYS de La GRANGE dont :*
- Guillemette LOYS de La GRANGE (1898-1946) *Mariée le 3 juillet 1928, Paris VIII° (75), avec Étienne FEUILLANT, voir Légion d'Honneur (chevalier) (1882-1964)*
- Hélène LOYS de La GRANGE (1900- ?)
- Marie Eugénie Hélène de LESSEPS (1876-1958) *Mariée le 11 décembre 1900, Paris VIII° (75), avec François du BOÛAYS de La BÉGASSIÈRE, (1875-1914) Mort pour la France dont :*
- Yvonne du BOÛAYS de La BÉGASSIÈRE, †1914
- Adrien du BOÛAYS de La BÉGASSIÈRE (1907-1965) *Marié le 5 novembre 1940, Paris XVI° (75), avec Irène Daniel dite de Régis*
- Adrien du BOÛAYS de La BÉGASSIÈRE (1907-1965) *Marié le 1er octobre 1949, Houston, Texas (USA), avec Joyce Campbell BLAFFER (1926-2020)*
- Jacqueline du BOÛAYS de La BÉGASSIÈRE (1907-1998) *Mariée en 1927 avec Jean de CONTADES (1902-1977)*
- Gisèle du BOÛAYS de La BÉGASSIÈRE (1911-1974) *Mariée en 1934 avec Alain RAOUL-DUVAL (1911-1959)*
- Marie-Solange de LESSEPS (1877-1943) *Mariée le 11 janvier 1910, Paris VIII° (75), avec Fernando, 6^{ème} duc de Tamames, MESIA del BARCO, Comte de Mora (1881-1948) dont :*
- Marie Solange de MESIA y de LESSEPS, *Comtesse de ODIEL (1911- ?) Mariée avec Infant José Eugénio de BOURBON d'ESPAGNE (1909-1966)*
- José Maria de MESIA y de LESSEPS, duc de Tamames (1917-1970) *Marié avec ?*
- Paul-Marie de LESSEPS, *Aviateur (1880-1955) Marié le 29 octobre 1902, Guilly (36), avec Joséphine-Marie-Marguerite de BÉTHUNE (1879-1975) dont :*
- Ferdinand de LESSEPS (1903- ?) *Marié en 1945 avec Jacqueline MALGAND*
- Marguerite de LESSEPS (1904- ?) *Mariée avec Jean-François DEGOMMIER (1905- ?)*
- Marie-Marguerite de LESSEPS (1905- ?) *Mariée avec Roland FAVEROT de KERBREC'H (1905- ?)*
- Roland de LESSEPS (1905-2003) *Marié avec Yvonne RAYNAUD*
- Hélène de Lesseps (1911- ?)
- **Robert Georges de LESSEPS, (1882-1916) Aviateur, Mort pour la France, Marié le 27 février 1912, Ixelles (Belgique), avec Sophie Marthe ALLARD (1884-1970) dont :**
- Nicole de LESSEPS (1912-1940)
- Robert de LESSEPS (1915-1981) *Marié avec ... DUGGAN, fille de Julian et Angela CASEY*
- **Jacques de LESSEPS (1883-1927), pionnier de l'aviation, croix de guerre 1914-1918 avec sept citations, Légion d'honneur (Chevalier) Marié le 25 janvier 1911, Londres (Royaume-Uni), avec Grace MACKENZIE (1890-1946) dont :**
- Guillaume de LESSEPS (1911-1967)
- Patrick de LESSEPS (1913-1936)
- Élixa de LESSEPS (1915-2001) dite TAUNI, artiste
- Catherine de LESSEPS (1918-2010)
- Gisèle Diane Marie de LESSEPS (1885-1973) *Mariée le 1er septembre 1906, Paris XVI° (75), avec Louis LA CAZE, (1883-1964) Légion d'Honneur (Chevalier). Ils ont 5 enfants, dont :*
- Hélène La CAZE (1910-2007) *Mariée avec Michel Georges NEY d'ELCHINGHEN (1905-1969)*
- Hélène La CAZE (1910-2007) Remariée avec Jean d'ARISTE (1909-1986)*
- Jeanne-Marie La CAZE (1915-1987) *Mariée le 3 janvier 1943 avec Marc DROULERS (1904-1966)*



Jacques de Lesseps, à gauche
« Les tueurs de Zeppelin »

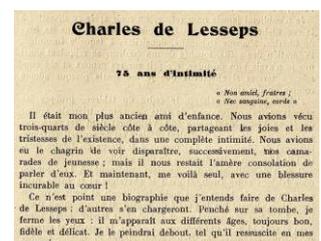


Robert de Lesseps
Aviateur
Mort pour la France (inscrit au dos de la photo)



Charles de Lesseps

Hommage de Jules de Vorys à son ami Charles de Lesseps, décédé en 1923 – La Revue du Berry (1921, 1922, 1923)



(Documents : Alain Bréjaud)

LES « MARIÉS DE L'EMPEREUR » DANS L'INDRE

L'épisode des « Mariés de l'Empereur » est assez méconnu. C'est seulement en 2010, à l'occasion du bicentenaire de ce « point de détail de l'histoire de France », que des historiens et généalogistes ont mis à jour cet événement et commencé à établir la liste des personnes concernées. Dans l'Indre, ils seront 24 !



Mariage de Napoléon 1^{er} et Marie-Louise, par Georges Rouget

Après avoir divorcé le 16 décembre 1809 de Joséphine de Beauharnais, NAPOLÉON 1^{er} se remarie le 2 avril 1810 avec Marie-Louise, fille de l'Empereur d'Autriche et petite-nièce de la Reine Marie-Antoinette, guillotinée en 1793.

Ce mariage n'est pas populaire. Alors, pour faire remonter sa cote auprès de la population, l'Empereur imagine de marier de manière arrangée 6000 "grognards" dans les 130 départements français de l'époque, avec de belles récompenses à la clé.

C'est l'objet du décret du 25 mars 1810, publié au Palais de Compiègne et contresigné par le Secrétaire d'Etat Hugues-Bernard Maret, duc de Bassano. Ce décret comporte plusieurs volets.

Il permet notamment d'amnistier les personnes détenues pour dette fiscale et non paiement d'amendes ainsi que la plupart des déserteurs, le tout étant regroupé sous le vocable « *d'actes de bienfaisance et d'indulgence à l'occasion du mariage de Sa Majesté l'Empereur et Roi* ».

L'acte de bienfaisance est en lui-même fait du titre IV intitulé « *du mariage de 6000 militaires* ». (voir ci-dessous)

Titre IV - Du mariage de six mille Militaires

5. Six mille militaires en retraite, ayant fait au moins une campagne, seront mariés le 22 avril prochain, avec des filles de leurs communes, auxquelles il sera accordé une [dot](#) de douze cent francs pour Paris, de six cents francs dans le reste de l'Empire, à savoir :

- soixante dans la ville de Paris,
- dix dans chacune des villes dont l'état est annexé au présent décret (A) ;
- cinq dans chacune des villes dont l'état est annexé au présent décret (B) ;
- deux dans chacune des villes dont l'état est annexé au présent décret (C) ;
- un dans chacune des [justices de paix](#) de l'Empire.

6. Les militaires et les filles à marier seront choisis de la manière suivante, à savoir :

- Pour la ville de Paris, par délibération du conseil général faisant fonction de conseil municipal, approuvée par le préfet.
- Pour les villes chefs-lieux de département, par délibération du conseil municipal, approuvée par le préfet.
- Pour les villes qui ne sont pas chefs-lieux de département, par délibération du conseil municipal, approuvée par le sous-préfet.
- Pour les justices de paix, par une commission composée de deux maires et de deux curés désignés par le sous-préfet, et du juge de paix, qui présidera la commission et la réunira dans son domicile.

7. Les communes qui ne seraient pas comprises dans les articles précédents, pourront, sur la délibération du conseil municipal, approuvée par le sous-préfet, marier un militaire et une fille de la commune, en se conformant, pour le choix et pour la quotité de la dot, aux dispositions ci-dessus.

Au total, 5782 soldats en bénéficieront. Certains étaient sur le point de se marier, ça tombait bien. Pour les autres, il fallut leur trouver au plus vite une fille à marier... car les noces des "Mariés de l'Empereur" devaient se dérouler partout en France autour du 22 avril.

Ces noces devaient être célébrées avec solennité, joie et allégresse. L'idée de Napoléon 1^{er} était de ressusciter la liesse populaire entourant les « Fêtes de la Fédération » organisées pendant la période révolutionnaire. L'État payait les dots des mariées à hauteur de 1200 Francs à Paris et de 600 Francs dans le reste de l'Empire.

Le nombre de mariés devait être proportionnel à la population. Ainsi il était prévu de marier 60 militaires retraités à Paris, 10 dans chacune des 51 plus grandes villes, 5 dans 54 villes moyennes, 2 dans 550 plus petites villes et 1 dans chacune des justices de paix, correspondant de facto aux cantons.

Dans l'Indre, il y eut un marié pour chacun des 23 cantons de l'époque et un supplémentaire à Châteauroux. Les mariages se déroulèrent entre le 19 et le 23 avril.

Une logistique complexe et millimétrée

On imagine aisément le branle-bas de combat dans un laps de temps aussi court.

Le décret impérial datant du 25 mars, il restait moins d'un mois aux Préfets, aux sous-préfets et aux juges de paix cantonaux pour trouver les personnes à marier, faire valider ce choix, procéder aux publications réglementaires, mobiliser le ban et l'arrière-ban des notabilités qui étaient censées participer à ce moment de liesse populaire collective.

À l'apogée de l'Empire, la France comptait 130 départements. Au Nord, elle s'étendait jusqu'à la frontière danoise, englobant les pays du Benelux et une partie de l'Allemagne. Au Sud, elle s'étendait sur une partie de la Catalogne. Sur le flan oriental, la France avait absorbé un tiers de l'Italie actuelle, jusqu'à Rome, ainsi que, de l'autre côté de l'Adriatique, les territoires correspondant à la Slovénie et à la Croatie.

Le train n'existait pas encore. Il fallut donc envoyer des messagers dans des diligences à cheval jusqu'aux confins de l'Empire pour annoncer la nouvelle. On comprend pourquoi, dans les régions les plus éloignées de la capitale, les mariages ne



purent être organisés dans les délais ; certains n'eurent lieu que plusieurs mois après la date prévue, jusqu'à l'été 1810. Il fallut aussi renoncer aux deux publications légales avant mariage ; une dérogation exceptionnelle permit de réaliser ces unions après une seule publication en mairie.

Des conjoints triés sur le volet

Les mariés étaient tous d'anciens militaires bien notés, sans antécédents judiciaires, ayant fait au moins une campagne active et la consigne était donnée de privilégier ceux qui avaient été blessés.

Ces mariages dit « *de bienfaisance* » étant aussi destinés à leur garantir une vie future à l'abri des besoins financiers, pour les remercier des services rendus, il était recommandé de leur trouver une épouse de bon milieu social, si possible d'ancienne noblesse ou jouissant d'une rente de plus de 50 000 Francs. Toutes devaient évidemment bénéficier d'une excellente réputation.

Dans l'Indre, le Préfet et les quatre sous-préfets ne purent résoudre la quadrature du cercle. Soit parce que les familles les plus riches et titrées refusaient de marier leur fille à un simple militaire du rang, souvent issu d'un milieu populaire, soit tout simplement par qu'il n'y avait pas de filles à marier de ces catégories dans les secteurs concernés. La plupart des mariées sont donc des filles de commerçants, artisans ou paysans.

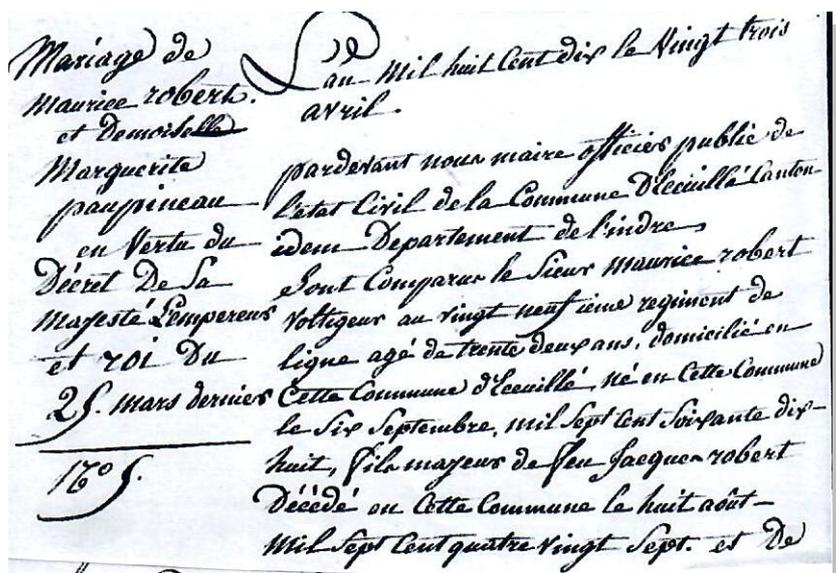
À Châteauroux, les deux anciens militaires à marier et leurs futures conjointes ont été désignés par une délibération du conseil municipal, ratifiée par le Préfet. Le choix se porta sur Charles GUIGNARD et Mathurin ROBIN, respectivement fils de boursier et de serrurier, qui furent unis le premier à la fille d'un tissier et le second à la fille d'un serrurier. Agréés par le Préfet, trois témoins (décorés de la Légion d'Honneur) étaient les mêmes pour les deux mariages. Et la Ville de Châteauroux ajouta une dot supplémentaire pour Marthe LUNEAU, la promise de Mathurin Robin.

À Issoudun, le sous-préfet ratifia le choix du conseil municipal. Dans les autres cantons, ils furent choisis par une commission comprenant, sous l'autorité du sous-préfet, deux maires, deux curés et le juge de paix cantonal. Onze de ces mariages se déroulèrent aux chefs-lieux de cantons et les treize autres dans de petites communes qui n'avaient pas ce statut.

Certains militaires retraités sortent un peu du lot par leurs titres de bravoure :

- Louis VOISIN, le marié de Levroux, fut blessé le 10 mai 1807 à la bataille d'Heilsberg ;
- Pierre CRÉCHET, le marié de Châtillon-sur-Indre, a fait 14 campagnes entre 1794 et 1807 ;
- Philippe VOISIN et Jean NORMAND, les deux mariés d'Issoudun, ont fait chacun 11 campagnes.

Des cérémonies de mariage éclectiques



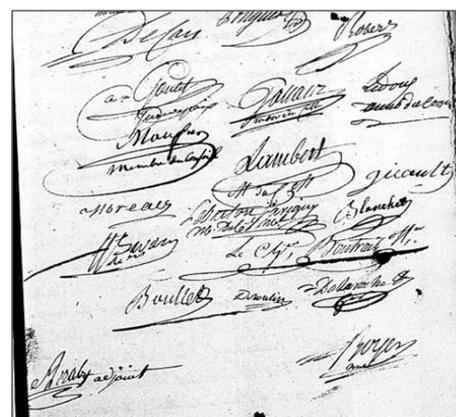
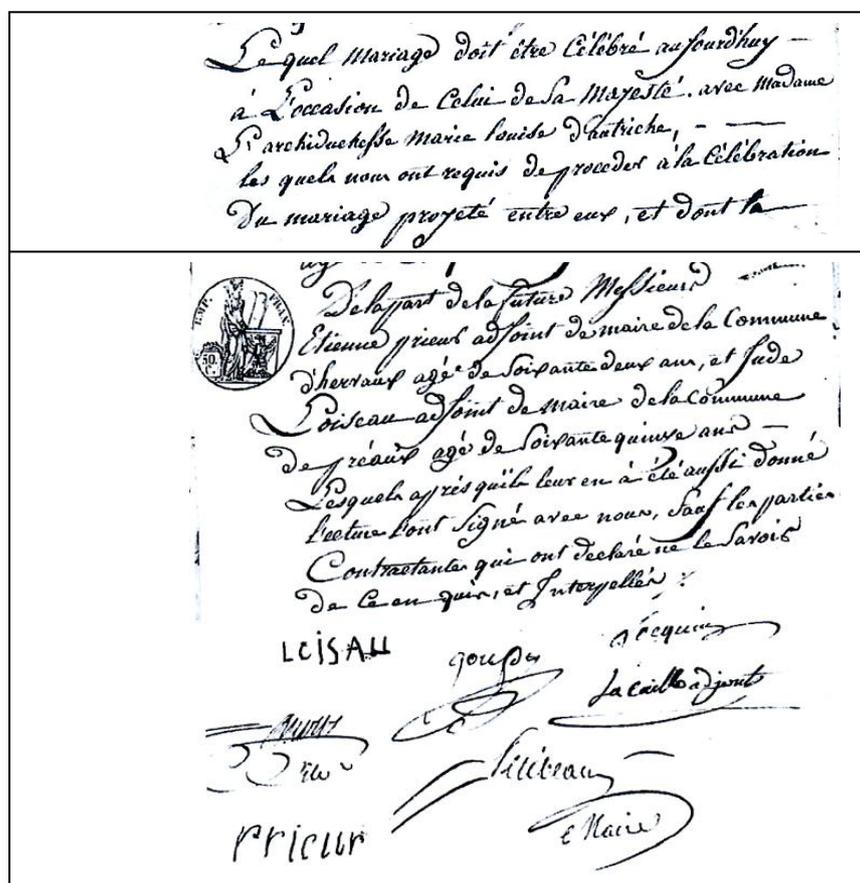
Mariage à Écuillé de Maurice ROBERT, voltigeur au 29^e Régiment de ligne, avec Marguerite PAUPINEAU, le 23 avril 1823. (Extraits)

Certains mariages se déroulèrent en grande pompe et d'autres dans le plus parfait anonymat.

À Guilly (canton de Vatan), à Pouligny-Notre-Dame (canton de Sainte-Sévère) et à Saint-Benoît-du-Sault, les Maires ne font même pas référence au décret impérial.

À Levroux, le Maire prend la précaution de noter qu'ils ont été choisis pour se marier, mais qu'ils sont consentants ! À Issoudun, le Maire rappelle que ce sont des « mariages de bienfaisance » ordonnés entre un militaire en retraite et une fille vertueuse.

Des conseillers municipaux, Maires ou adjoints au Maire, juges de paix peuvent figurer au nombre des témoins, mais ce n'est pas une règle générale. Le plus souvent, les témoins sont de proches parents ou des amis des mariés, comme pour tout mariage classique.



Signatures au bas du mariage de Valençay

Par contre, dans certaines communes, la transcription de l'acte de mariage est suivie d'un nombre impressionnant et inhabituel de signatures : 22 signatures à Valençay et non des moindres, une trentaine de signatures à Buzançais et à Châtillon-sur-Indre, une vingtaine à Cluis-Dessus (canton de Neuvy-Saint-Sépulchre) ou encore 15 signatures à Badecon-le-Pin (canton d'Éguzon).

LES MARIÉS DE L'EMPEREUR DANS L'INDRE

Canton, commune, date, page dans le registre	Les mariés	Les témoins	Autres signatures et faits significatifs
Écueillé, Écueillé, 23 avril 1810, p. 238-239	- Maurice ROBERT , voltigeur au 29 ^{ème} régiment de ligne (° Ecueillé 6.09.1778 + Noyers sur Cher 19.09.1847), fils de Jacques Robert (+ Ecueillé 8.08.1787) et Jeanne Doiseau - Marguerite PAUPINEAU (° Cloué 23.05.1787 + Noyers-sur- Cher 3.04.1863), fille de Jean Popineau, laboureur et Marguerite Guiard (+ Cloué 31.12.1791) Démobilisé Maurice Robert (3 enfants) est devenu vigneron	-Michel Léonard Locquin des Echevées (Jeu-Maloches 09.02.1768 – 24.02.1830), juge de paix du canton -Victor Lacaille (Ecueillé 15.11.1750 – 26.12.1819), épicier, Adjoint au Maire d'Ecueillé -Jude, Simon Loiseau (Préaux 1735 – 04.10.1810), boulanger, Adjoint au Maire de Préaux -Etienne Prieur (° Chemillé sur Indrois 14.04.1752 + Ecueillé 17.03.1825), 1 ^{er} Adjoint et ancien Maire d'Hervault	Signatures du Maire Pierre-Pudent Petibeu (° Ecueillé 01.07.1770) et de son Adjoint Michel Grégoire Gauguary (° Ecueillé 14.01.1742 – 15.02.1825), tisserand, greffier, Commissaire de police, propriétaire du Prieuré
Valençay, Valençay 23 avril 1810, p. 238-239	- Etienne BÉZARD (° Valençay 13.04.1778), militaire retraité, fils de Joseph Bézard, vigneron et Elisabeth Péguet (1749) Madeleine Adélaïde Berthin (° Valençay 20.02.1789), fille de - François BERTHIN (+ Valençay 23.09.1792), domestique et Madeleine Laroche. Devenu palefrenier, Étienne Bézard s'est remarié à Valençay le 23.09.1812 avec Madeleine Chambonneau (° 1781)	-Jean-Baptiste Bézard (° Valençay 11.10.1782), frère, journalier à Fontaine, Loir et Cher -Jean-François Jeanne (56 ans), ami, commandant la Compagnie de réserve de l'Indre -Pierre Darnaut (55 ans), vigneron, cousin de la mariée -Pierre-Ambroise Longuet (42 ans), ami, secrétaire de Mairie	22 signatures
Saint-Christophe-en-Bazelle, Poulaines 21 avril 1810, p. 168-169	- Etienne GALLAND (Poulaines 12.05.1781 – 18.02.1853), laboureur à La Chapelle de Combs, fils de Jean Galland (Poulaines 23.02.1745 - 23.02.1792), laboureur et Agathe Champion (Poulaines 06.06.1753 - 27.10.1810) - Anne FAVEREAU (° Chambon 13.01.1786), domestique, fille de Charles Favereau (Poulaines 22.08.1741 - 20.12.1788), maréchal-ferrant et Marie Champion (Poulaines 26.03.1755 - 17.05.1807)	-Antoine Galland (° Poulaines 27.09.1778), frère, laboureur -Joseph Barbat (° Poulaines 24.06.1784), beau frère du marié, tisserand -Charles Favereau (° Chambon 06.11.1777), frère, maréchal- ferrant à Chambon -Louis Champion (Poulaines 1765 – 25.04.1826), oncle, maréchal-ferrant	Présence de Jean Favereau, oncle et tuteur de la mariée, maréchal ferrant à Buxeuil
Vatan, Guilly 19 avril 1810, p. 145-146	- Laurian PILLET (° 1777 + Guilly 4.05.1820), militaire retiré, fils de Louis Pillet (60 ans), journalier et Anne Nicault - Marie COMPAIN (° Fontenay 21.02.1788 – Vatan 11.12.1837), domestique, fille de Jean Compin (+ Fontenay 5.04.1793), vigneron et Marie Ursule Martinet (48 ans)	-Pierre Louët (40 ans), cultivateur, Adjoint au Maire de Guilly -Jean Mulot, beau-père de la mariée -Antoine Cornu (33 ans), cultivateur	Il n'est pas fait mention du décret impérial dans cet acte de mariage
Levroux, Levroux 23 avril 1810, p. 220-222	- Louis ROGER (° Moulins-sur-Céphons 08.02.1784), domestique à Minières chez le Sieur Batailler, fils de Joseph Roger (+ Moulins sur Céphons 18.06.1794), cultivateur et Catherine Doucet remariée à Antoine Ferrand - Cécile DUPLAIX (° Brion 16.11.1790), fille de François Duplaix, cultivateur à Montailaut et Catherine Piat Soldat au 43 ^{ème} R.I. de ligne (second bataillon, 5 ^{ème} compagnie), le marié a été blessé à Heilsberg le 10.05.1807	-Etienne Roger (41 ans), frère, cultivateur à La Grange Rouge (Moulins-sur-Céphons) -Jean Berthin, beau-frère du marié, époux de Catherine Roger, cultivateur à Chamblet (Moulins sur Céphons) -François Duplaix (38 ans), frère germain, garde particulier à Saint-Phalier des propriétés d'Armand D'Aigurande -Etienne Piot (67 ans), grand oncle maternel de la mariée, fermier de Grange Dieu	Il est indiqué qu'ils ont été choisis pour se marier mais qu'ils sont consentants. Une trentaine de signatures dont le juge de paix Altiot-Sallé, le Maire de Saint-Martin-de-Lamps Turmeau, le commandant de la Garde Nationale Lambron, l'instituteur, le notaire, l'huissier, le brigadier de gendarmerie
Buzançais, Buzançais 23 avril 1810, p. 193-194	- Silvain BLANCHET (° Buzançais 13.09.1767, veuf d'Hélène Chaudron), tailleur, militaire retraité, fils de Silvain Blanchet (° Chambon 30.11.1743 + Buzançais 26.03.1789) et d'Anne Leblanc (° Habilly 8.01.1744 + Saint-Lactencin 1.04.1825) remariée à Claude Broquet - Marie-Madeleine BÂTARD (° Habilly 14.03.1786), couturière, fille de Jean-Baptiste Bastard, maître serrurier et Marie Bauchet	-Claude Broquet, beau père, laboureur à Saint-Lactencin -Joseph Allégrat (53 ans), ami, militaire retraité, maréchal- ferrant -François Balanger (52 ans), oncle du marié, vigneron -Marius Honoré (23 ans), ami, maréchal ferrant	Une trentaine de signatures

<p>Châtillon-sur-Indre, Châtillon-sur-Indre 23 avril 1810, p. 198-199</p>	<p>-Pierre CRECHET (° Clion 04.02.1773 + Châtillon-sur-Indre 01.07.1842), voiturier, militaire en retraite, soldat au 24^e R.I. d'infanterie légère de 1794 à 1807 ayant fait 14 campagnes, fils de Louis Créchet (+ Clion 19.08.1781), journalier et Marie Moreau -Anne LAFOSSE (° Châtillon-sur-Indre 29.12.1788), fille de François Lafosse, cabaretier et Marie-Anne Perret</p>	<p>-Silvain ? (46 ans), oncle de la mariée, meunier -François Vessiat (41 ans), oncle de la mariée, charron -François Perret (27 ans), cousin germain de la mariée, boulanger -Jean-Baptiste Moreau (36 ans), propriétaire à Villiers -Louis Bissonnet</p>	<p>Une trentaine de signatures</p>
<p>Mézières-en-Brenne, Paulnay 23 avril 1810, p. 136-137</p>	<p>-Antoine BONNAMY (° Azay-le-Ferron 18.01.1768), ex- chasseur à cheval, fils de François Bonnamy (° Azay-le- Ferron 02.02.1737 + Paulnay 24.02.1783), cultivateur et Anne Multhon (° Azay 17.11.1738 + Paulnay 12.04.1790) -Anne THERET (°Villiers 06.05.1788 + Mézières 06.07.1837) fille de François Théret (° Mézières 1751 + Paulnay 1825), laboureur et Anne Baudet (+ Paulnay 14.08.1825)</p>	<p>-Laumonier -Pierre Bonamy (° Azay-le-Ferron 07.03.1774 + Paulnay 19.01.1812), frère, laboureur -Marie Bonnamy, sœur</p>	
<p>Tournon-Saint-Martin, Sauzelles 23 avril 1810, p. 84</p>	<p>-Jean CADON (° Sauzelles 22.05.1775 – 05.04.1843), laboureur, fils de Jean Cadon Sauzelles 1735-1807), laboureur et Magdeleine Chabot (+ Sauzelles 19.07.1823) -Marguerite LAURIER (Sauzelles 28.01.1786 – 03.10.1811), fille de Jean Laurier, tisserand, laboureur, et de Marie Bondy (+ Sauzelles 9.08.1827)</p>	<p>-Jean Chabot (54 ans), cousin germain du marié -Antoine Cadon (° Saint-Aigny 10.09.1776), cousin germain du marié, laboureur -Louis Frégimont (65 ans), propriétaire à Sauzelles -Gabriel Frégimont (40 ans)</p>	<p>La mariée est dotée de 600 Francs par le Gouvernement</p>
<p>Le Blanc, Poulligny-Saint-Pierre 23 avril 1810, p. 59-60</p>	<p>-Jean AUBIER (Poulligny-Saint-Pierre 02.02.1771 – 19.10.1847), militaire retraité, fils de Silvain Aubier (+ Poulligny Saint-Pierre 11.02.1779) et Magdeleine Aubier (+ Poulligny Saint-Pierre 6.02.1779) -Anne CARDINAUT (° 17.12.1790), fille de Charles Cardinaut (° Poulligny-Saint-Pierre 01.10.1760 – 9.05.1818), marchand de chevaux et Françoise Fragnon (07.04.1760 – 14.08.1824)</p>	<p>-Antoine Coudres (51 ans), beau-frère du marié, tailleur -Méleine Aubier (56 ans), frère du marié, laboureur -François Touraine (50 ans), oncle de la mariée, laboureur -Jean Blanchard (51 ans), cousin germain du marié, huissier</p>	
<p>Bélèbre, Prissac 23 avril 1810, p. 60-61</p>	<p>-Pierre PERROT (° Prissac 12.02.1783), ex-soldat de la 4^{ème} Compagnie du 3^{ème} Bataillon de chasseurs, fils de Pierre Perrot, laboureur et Françoise Quin -Anne NAUGRETTE (° Prissac 25.11.1790), fille de Jean Naugrette, cultivateur et Solange Parchaud</p>	<p>-Jean Perrot (25 ans), frère germain du marié -Henry Perrot (23 ans), frère germain du marié, cultivateur -Pierre Naugrette (46 ans), oncle paternel de la mariée, cultivateur -Silvain Naugrette (22 ans), frère germain, cultivateur</p>	<p>Egalement présent : Silvain Naugrette (44 ans), oncle de l'épouse, journalier</p>
<p>St-Benoît-du-Sault, St-Benoît-du-Sault 23 avril 1810, p. 254-255</p>	<p>-Sulpice GIRAUD (° La Châtre-Langlin, 32 ans), ex-sergent au 59^{ème} R.I. de ligne, fils de Jean Giraud (+ La Châtre Langlin 27.09.1804) et Marguerite Lagaine (+ La Châtre Langlin 20.09.1782) -Marie HERVET, fille de François Hervet, menuisier et Catherine Allabedouche</p>	<p>-Henry Soumain (40 ans), maréchal des logis de la Gendarmerie Impériale -Jean Giraud (34 ans), frère, journalier -François Hervet (64 ans), oncle paternel de la mariée, menuisier -Charles Allabedouche (25 ans), cousin germain, boucher</p>	<p>Il n'est pas fait mention du décret impérial dans cet acte de mariage</p>
<p>Saint-Gaultier, Saint-Gaultier 23 avril 1810, p. 149-150</p>	<p>-Jean CHAUGUE (35 ans) ex-grenadier de la Garde Impériale, fils de Laurent Chaugue, scieur de long et Marguerite Vacher -Anne Véronique CARRE (26 ans), couturière, fille d'Etienne Carré (+ Saint-Gaultier 21.03.1787), cordonnier et Anne Nepveu (+ Saint-Gaultier 14.10.1786)</p>	<p>-Etienne Rochepelle (52 ans), juge de paix -François Amand Peyrot des Gachons (30 ans) -Silvestre André Tardif-Pommeroux (41 ans), propriétaire -Pierre Baudet des Perrins (46 ans), propriétaire</p>	<p>Il n'est pas fait mention du décret impérial dans cet acte de mariage</p>
<p>Argenton-sur-Creuse, Le Menoux 23 avril 1810, p. 163-164</p>	<p>-Antoine HUGUET (° Chavin 30.09.1768), militaire en retraite, garde-champêtre de Chavin, fils de Louis Huguét, tisserand et Madeleine Richard -Jeanne SIMONET (° Le Menoux 20.11.1777), couturière, fille de Mathurin Simonet (+ Le Menoux 01.01.1808) et Jeanne Gallien</p>	<p>-Philippe Gallien (70 ans) ex religieux -Etienne des Séchelles (42 ans), vigneron au Menoux -Silvain Huguét (48 ans) tisserand à Chavin -André Huguét (52 ans), tisserand à Chavin</p>	<p>Etienne « des Echelles » signe Deschezelles</p>
<p>Eguzon, Badecon-le-Pin 23 avril 1810, p. 110-111</p>	<p>-François MALLET (° 24.05.1785), militaire retraité, fils de François Mallet, juge de paix cantonal et Françoise Marathon -Anne Victoire CAMARD (20 ans), fille de Pierre Camard et Marie Pinet</p>	<p>-André Pinet, oncle de l'épouse, propriétaire -François Camard, oncle de l'épouse, propriétaire -Jean Mallet, frère de l'époux -Jean Prunget, beau-frère de l'époux</p>	<p>15 signatures</p>

Aigurande, Saint-Plantaire 23 avril 1810, p. 160-162	- Claude POIRIER (25 ans), ex-chasseur au 16 ^{ème} Régiment à cheval, fils de Mathurin Poirier, cultivateur au hameau de Saint-Jallet et Léonarde Pajaud - Marie ALABAYE (° Saint-Plantaire 05.07.1791), fille de Silvain Alabaye (+ Saint-Plantaire 04.06.1807) et Anne Thomas	-André Pajaud (33 ans), oncle du marié, cultivateur -Silvain Pajaud (50 ans), oncle du marié, cultivateur -Gabriel Alabaye (30 ans), frère de la mariée, cultivateur -Louis Alabaye (33 ans), frère de la mariée, cultivateur	Claude Poirier bénéficie d'une retraite militaire de 100 Francs par an Présence du juge de paix cantonal Pierre Alexis Tollaire-Desgouttes, du Maire d'Aigurande accompagné de huit conseillers municipaux
Sainte-Sévère, Poulligny-Notre-Dame 23 avril 1810, p. 99	- Jacques PIGOIS (29 ans), fusilier, fils de Mathieu Pigois (55 ans), cultivateur à Poulligny-Saint-Martin et Françoise Paquet - Jeanne AUROY (19 ans), fille de Silvain Auroy (47 ans), laboureur à Chalendreaux, et Anne Paquet	-Pierre-Michel Tixier (55 ans) juge de paix du canton -Denis Paquet (46 ans), oncle maternel, cultivateur à Rongères -Jean Jalos (36 ans), oncle paternel, cultivateur	Il n'est pas fait mention du décret impérial dans cet acte de mariage
La Châtre, Briantes 23 avril 1810, p. 86-87	- François APAIRE (° 19.05.1772), laboureur à La Motte-Feuilly, fils de Pierre Apaire (+ 28.06.1793), laboureur et Marie Lamamy (+ 31.10.1803) - Françoise APAIRE (° 02.03.1785), fille de Pierre Apaire, vigneron et Marie-Claire Métrot (+ 18.06.1793)	-Denis et Pierre Apaire, frères du marié -Silvain Parou, cousin -Joseph Apaire, cousin	
Neuvy-Saint-Sépulchre, Cluis-Dessus 22 avril 1810, p. 75-76	- Jean-Baptiste DONNERIN (° Cluis-Dessus 1776), ex- dragon au 8 ^{ème} Régiment, fils de Pierre Donnerin (+ Cluis-Dessus 13.12.1787) et Anne Pataud (+ Cluis-Dessus 12.08.1807) - Anne ROCHOUX (° Cluis-Dessus 1776), fille de Joseph Rochoux et Marie Godin (+ Cluis-Dessus 01.01.1788)	-Louis Maire (55 ans), cousin germain de l'époux -Pierre Dard (29 ans), cousin de l'époux, serrurier -Gilbert Rochoux (32 ans), frère de l'épouse, meunier -Joseph Rochoux (25 ans), frère de l'épouse	Une vingtaine de signatures
Ardentes, Jeu-les-Bois 23 avril 1810, p. 148-150	- Jean-Claude BOUQUET (33 ans), garde-champêtre à Ardentes, fils de Jean Bouquet (+ 22.12.1788) et Catherine Desécuelles (+ 04.01.1798) - Françoise LUNEAU (° 14.08.1792), fille d'Etienne Luneau (+ Les Bordes 15.02.1807) et de Catherine Blondeau (+ Les Bordes 23.03.1802)	-Gilbert Pouy (35 ans), journalier -Etienne Fleurot (32 ans), laboureur -Pierre Blondeau (55 ans), oncle maternel de la future, laboureur -Silvain Dury (56 ans), journalier	Françoise Luneau, mineure et orpheline, a pour tuteur son frère Maurice Luneau (25 ans)
Châteauroux, Châteauroux 23 avril 1810, p. 169-170	- Charles GUIGNARD (° Châteauroux 15.10.1777), militaire retraité, fils de Jean Guignard, bourrelier et Marie Briot - Anne VASSAUD (° Châteauroux 04.10.1783), fille de Pierre Vassaud, tissier et Martine Grattier	-Jean-Baptiste Bourin, conseiller municipal -Barthélémy Guillaume Boiry, conseiller municipal -Jean-Baptiste Bernard -Jean Souet	Les trois derniers témoins sont Chevaliers de la Légion d'Honneur ; ils ont été choisis par le Préfet
Châteauroux, Châteauroux 23 avril 1810, P. 170-171	- Mathurin ROBIN (° Châteauroux 26.04.1771, veuf de Barbe Renoux), militaire en retraite, fils de François Robin, serrurier et Juliette Defond - Marthe LUNEAU (° Châteauroux 16.01.1767), fils de Pierre Luneau, serrurier et Ursule Grimault	-Jean-Baptiste Bourin, conseiller municipal -Barthélémy Guillaume Boiry, conseiller municipal -Jean-Baptiste Bernard -Jean Souet	La mariée est « dotée » par la Ville Les trois derniers témoins sont Chevaliers de la Légion d'Honneur ; ils ont été choisis par le Préfet
Issoudun-Nord Issoudun 23 avril 1810, p. 86-87	- Philippe VOISIN (Issoudun 03.11.1772 - 12.05.1858), militaire au 84 ^{ème} R.I. de ligne ayant fait 11 campagnes, vigneron, fils de Pierre Voisin (+ Issoudun 17.12.1801) et Catherine Roquet (+ Issoudun 17.05.1828) - Perpétue ROGER (Issoudun 31.10.1782 - 30.07.1865), domestique, fille de Jacques Roger (+ Issoudun 3.07.1801) et Marguerite Feuillet (+ Issoudun 15.12.1793)	-Jean Perronnet (76 ans), oncle paternel du futur marié à Jeanne Voisin, vigneron -Philippe Roquet (56 ans), oncle maternel du futur, vigneron -Jean Moreau (70 ans), oncle maternel du futur marié à Marie Roquet, vigneron -Jean Normand (30 ans), militaire pensionné	« Mariage de Bienfaisance » présenté comme un mariage ordonné entre un militaire en retraite et une fille vertueuse
Issoudun-Sud, Issoudun 23 avril 1810, p. 87-88	- Jean NORMAND (° Issoudun 20.03.1780), militaire pensionné du 82 ^{ème} R.I. de ligne ayant fait 11 campagnes, fils de Jean Normand, roulier, voiturier et Marie Chailloux - Marie BAUDET (° Neuvy-Pailloux 25.06.1782), domestique, fille de François Baudet, laboureur, vigneron à Sainte-Lizaigne et Elizabeth Carroy (+ Issoudun 23.04.1798)	-Jean-Baptiste Normand (23 ans), frère, garçon couvreur -Philippe Voisin (37 ans), militaire en retraite -Etienne Baudet (55 ans), oncle paternel de la future, vigneron au bourg de Saint-Denis -Jean Rabot (54 ans) oncle maternel de la future marié à Marguerite Carroy, vigneron	« Mariage de Bienfaisance » présenté comme un mariage ordonné entre un militaire en retraite et une fille vertueuse Une vingtaine de signatures dont celle du sous-préfet

L'ingénieur Général Louis PACAUD (1925-1995)

Polytechnicien, Officier Général de l'Armement ayant fait sa carrière dans l'Aéronautique au service de l'Etat, Louis Pacaud né à Chasseneuil en Berry a notamment contribué au développement du Concorde et de la fusée Ariane. Honnête homme, cultivé et amoureux de la nature, il a su transmettre ses valeurs et son amour de la musique et de l'histoire.



C'est dans le joli village de Gargillesse qu'on trouve les origines de la famille « Pascaud » dont le s ne se prononçait probablement plus depuis la fin du Moyen-âge (comme forest ou nostre). En témoigne la graphie alternative « Pâcaud » trouvée dans les registres et qui rappelle l'ancien nom de baptême en référence à la fête de « Pâques ». Les Pascaud y étaient implantés depuis fort longtemps et il est encore impossible de rattacher les différentes branches y vivant au début du XVII^{ème} siècle. À

cette époque (sous Louis XIII), l'ancêtre de la lignée de vigneron vivant au hameau du moulin de Gargillesse était François Pascaud surnommé « l'Antique » (1624-1694). Au début du XIX^{ème} siècle, ses descendants André et Jean Pacaud (1817-1886) allaient s'employer comme maçons à Saint-Gaultier, alors en plein développement urbain.

Les fils de ce dernier, Louis et Charles (1846-1912) achetèrent vers 1875 une carrière de pierre au terrier de Neuville à Chasseneuil qu'ils transformèrent plus tard en four à chaux. Ils y construisirent leur maison à la fin du siècle pour abriter une famille devenue nombreuse et c'est là qu'en 1925 naquit le petit Louis, fils d'Eugène (1892-1928) et de Marie-Louise Perriot (1903-1987). À la mort prématurée de son père, l'enfant est confié à ses grands-parents maternels au Pont-Chrétien (Joseph Perriot jardinier et Mélanie Massonneau blanchisseuse, en photo) tandis que sa mère part chercher du travail à Paris où vit déjà son frère. Plus tard, le garçon rejoint la capitale et le lycée Chaptal. Grâce aux vacances scolaires, le lien avec le Berry ne fut jamais rompu. Il restera lié avec ses cousins Pacaud, enfants de Georges Pacaud (1887-1964) chauffournier et maire de Chasseneuil.



Louis montra très vite des aptitudes à l'école et fut encouragé par ses professeurs. Les privations de l'Occupation ne le rendirent pas moins studieux et c'est souvent le ventre peu rempli et à la lueur d'une bougie qu'il faisait ses devoirs en classe préparatoire au concours d'ingénieur. Ses efforts lui permettront d'intégrer la prestigieuse École Polytechnique alors nichée au cœur du quartier latin, rue de la Montagne Sainte-Geneviève. De sa promotion 1946, il gardera des amitiés fidèles, notamment avec Serge Dassault, fils de Marcel et croisera un certain Valéry Giscard d'Estaing.

Louis complète son parcours à SUPAÉRO en 1951 puis le Centre d'Étude Supérieure de Mécanique des Fluides en 1955 et enfin le Centre des Hautes Études de l'Armement. Il débute sa carrière au Centre d'Essais des Propulseurs, puis à la SNECMA sur les réacteurs des MIRAGE III. Dans les années 60, il rejoint le Ministère des Armées à la Division de la planification industrielle et financière.



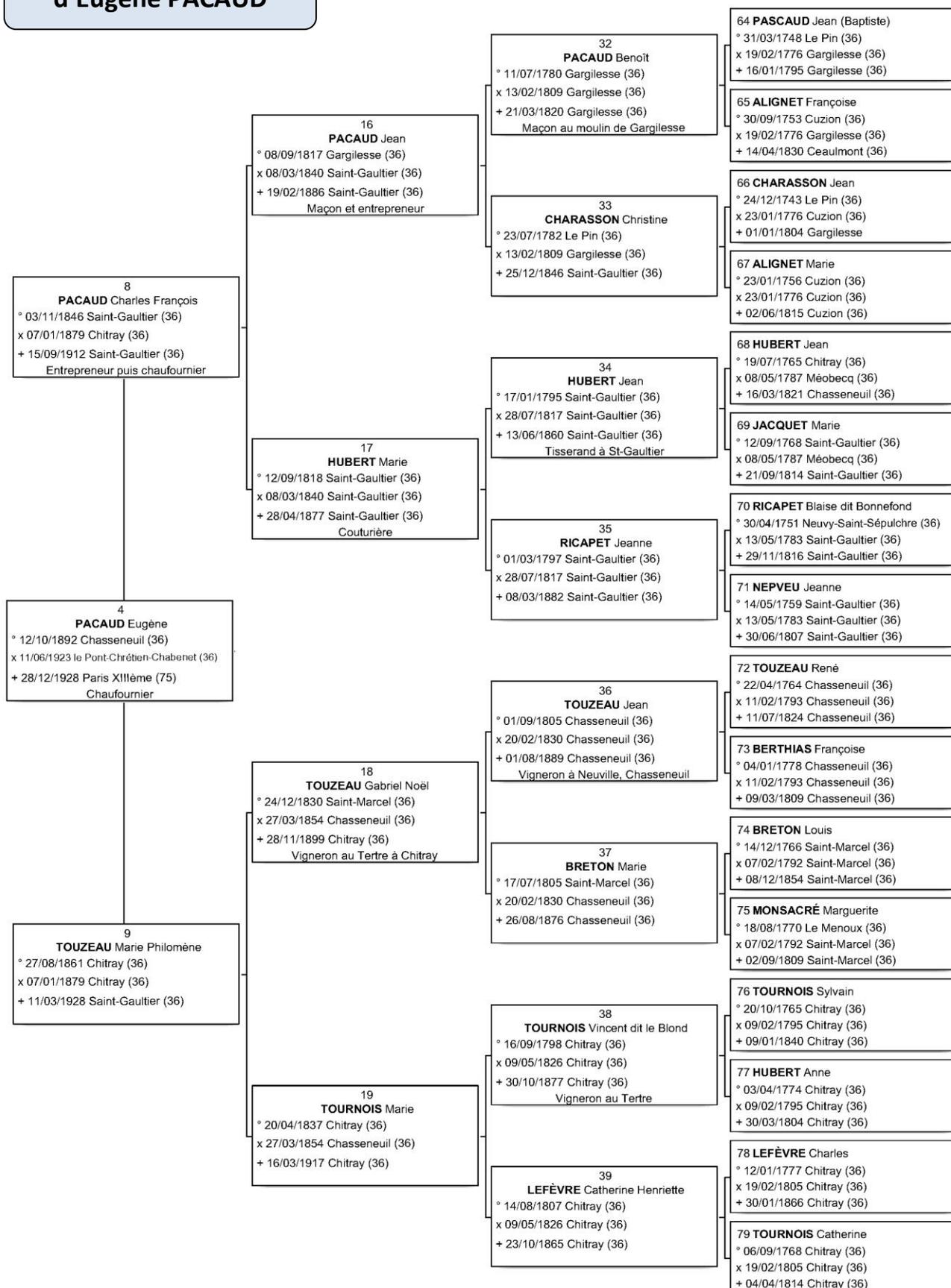
En 1972, il prend la direction du Centre d'Essais Aéronautiques de Toulouse, où les Caravelles, les Concordes, les Airbus, mais aussi les avions et hélicoptères militaires, y sont testés de façon spectaculaire (résistance des ailes en soufflerie, résistance aux impacts des cockpits, résistance au foudroiement, tests des trains d'atterrissage...). Parallèlement, il assure la direction de l'École Nationale d'Ingénieurs de Construction Aéronautique (devenue

depuis l'Institut Supérieur de l'Aéronautique et de l'Espace). Louis aura la chance de participer au vol inaugural du Concorde Paris-Rio. Élevé au grade de Général, il retrouvera le Centre d'Essais des Propulseurs de Saclay en 1977 comme Directeur, avant de rejoindre la Direction centrale du Service de Surveillance Industrielle de l'Armement, boulevard Victor. En parallèle et jusqu'à la fin de sa carrière, il poursuivra avec plaisir son rôle de pilote instructeur pour faire partager sa passion de l'air.

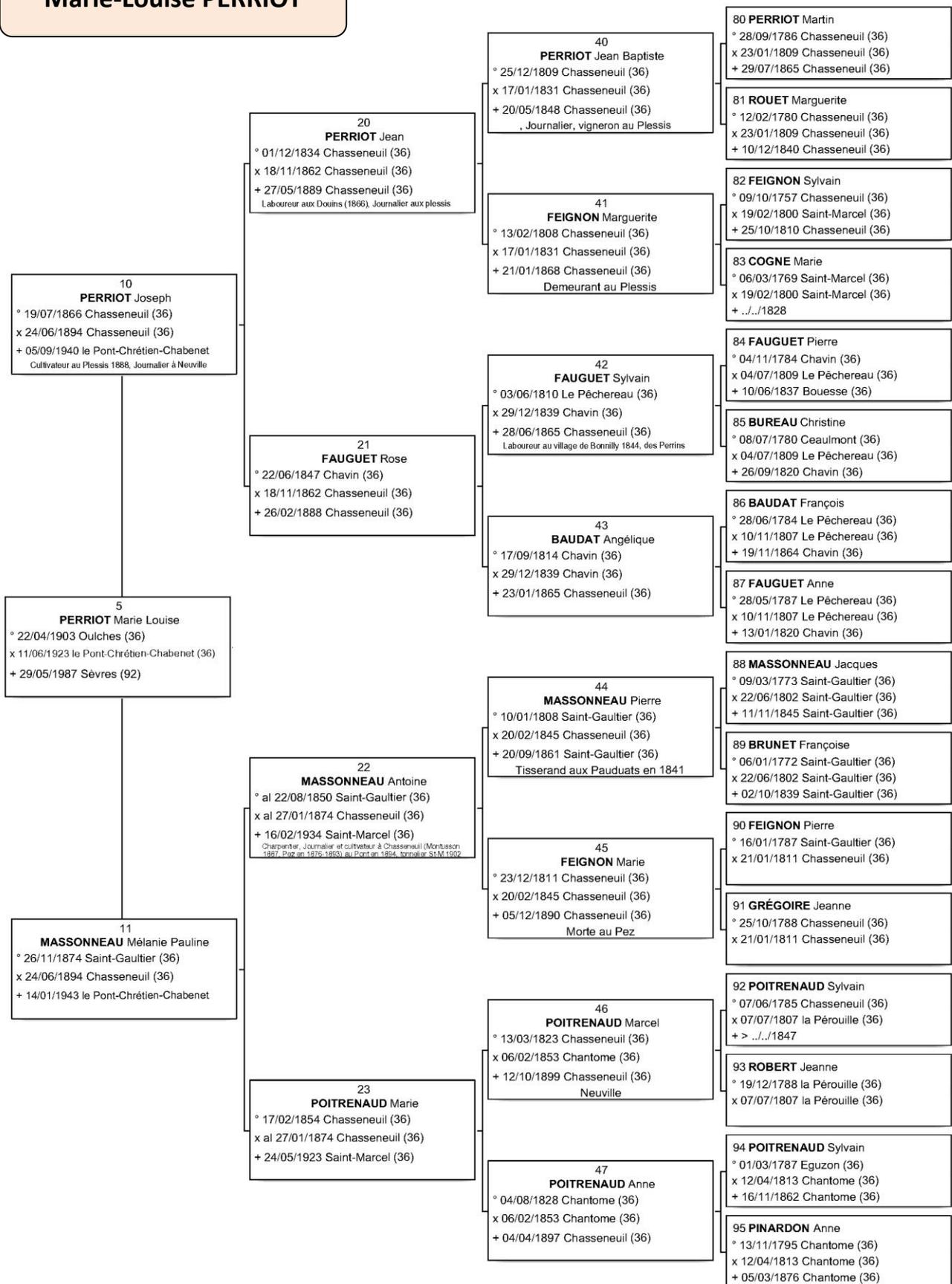
Père de trois enfants, il saura leur transmettre ses valeurs morales de droiture, de probité, de tolérance et de générosité. Curieux de tout, il leur léguera aussi ses goûts partagés avec son épouse Simonne Biabeau (1925-2012), pour les arts, la musique et l'histoire. Décoré de la Légion d'Honneur et de l'Ordre du Mérite National, Louis Pacaud resta toute sa vie un homme simple, proche de la Nature, toujours curieux et plein de projets. Louis est décédé en 1995 au Val de Grâce à la veille de ses 70 ans.



Louis et Simonne, beaux comme des vedettes de cinéma de l'époque. Louis avec son fils Philippe.

Généalogie ascendante
d'Eugène PACAUD

Généalogie ascendante de Marie-Louise PERRIOT





Bernadette TOURNAIRE

Hommages croisés

Le 6 janvier 2021, la SGBB, Société généalogique du Bas-Berry, perdait l'une de ses plus fidèles adhérentes. Bernadette TOURNAIRE, dont la famille AUDEBERT, son nom de jeune fille, était originaire de La Berthenoux, avait été l'une des premières à adhérer, en 1980, à l'association de généalogie de l'Indre créée 4 ans plus tôt.

Institutrice formée à l'École Normale de filles de Bourges, elle a passé toute sa carrière dans l'Indre, dans une école de hameau d'abord, à La Poulinière, avant d'enseigner à Châteauroux, à l'école des Capucins puis, jusqu'à sa retraite, à l'école Jean-Racine où elle avait en charge les petits du Cours Préparatoire.

Passionnée d'Histoire locale, elle a participé avec son mari, Jacques TOURNAIRE, à des fouilles archéologiques, notamment à Levroux. Ensemble, ils ont rendu compte de leurs découvertes, Jacques a publié de nombreux articles et même participé à la rédaction de livres collectifs qui font encore aujourd'hui référence. Bernadette aimait chercher aux Archives départementales et la généalogie a été, pour elle, une passion dévorante. Participant ardemment à tous les travaux de recherche, à la mise en forme d'expositions et à la vie de la SGBB, elle en est même devenue vice-présidente jusqu'en 2018. Les derniers travaux auxquels elle a pris une grande part, sont ceux, collectifs là aussi, qui ont permis de réaliser, pour les Archives municipales, l'inventaire le plus exhaustif possible des Poilus de Châteauroux Morts pour la France. Il suffit de consulter le site que la Mairie a mis en ligne le 11 novembre 2020 pour se rendre compte de la tâche importante à laquelle elle a participé. La dernière photo que nous avons d'elle est celle de l'inauguration du Mémorial inauguré le 11 novembre 2018.

Je tiens, au nom de la SGBB, à rendre hommage à l'infatigable et fidèle amie sans qui je n'aurais jamais osé prendre la tête de l'association, tant je me sentais encouragé et soutenu par elle. Merci Bernadette pour tout ce que tu as fait pour la SGBB !

Christian PINEAU président SGBB

Elle a fait preuve de beaucoup de courage face à la maladie et a contribué jusqu'au bout de ses forces à l'association, qui lui doit énormément. Elle et son mari Jacques ont joué un grand rôle pour faire mieux connaître l'histoire locale et elle fut une chercheuse infatigable. Nous garderons le souvenir de son érudition et de son sourire.

Philippe PACAUD, ancien Président de la SGBB

J'ai appris avec émotion le départ de Bernadette que j'admirais beaucoup pour sa gentillesse, sa disponibilité pour notre association, son érudition et sa grande connaissance des arcanes de la généalogie. *Gyslaine LIMOUSIN, SGBB*

Rendons hommage à Bernadette, pour honorer la personne, ses qualités humaines, ses compétences et son courage pour quelqu'un qui était aussi d'une si grande discrétion.

Jean-Louis Cirès – Directeur des Archives de Châteauroux

J'ai, comme jadis ses élèves, bénéficié de son enseignement en pratiquant la généalogie à ses côtés. Bien sûr, nos situations géographiques espaçaient les rencontres, mais nous avons participé ensemble aux congrès qui se sont succédé : Limoges, Mâcon, Tours, Champs-sur-Marne, Lille, Poitiers. Nous avons aussi passé du temps ensemble dans bon nombre de forums régionaux et départementaux. Nous nous sommes côtoyées et avons ensemble enrichi nos connaissances. Quel dynamisme, je la revois encore, son petit sac au bras, grimper sur les tabourets pour accrocher les panneaux. Que de souffrances elle a endurées pendant toutes ces années, sans se plaindre, j'ai admiré son courage. *Françoise Moreau - SGBB*

Mes enfants l'ont bien connue et appréciée à la maternelle de Jean Racine et nous avons apprécié son implication puis après, comme retraités de la MGEN lors de nos périples en montagne avec surtout ces soirées "tarots" où elle excellait. En plus nous perdons à l'association "une valeur" pour toutes ses qualités. Un modeste adhérent. *Bernard PHILIPPE-SGBB*

J'ai bien connu Bernadette que j'appréciais tout particulièrement. Nous avons beaucoup travaillé ensemble et de nombreuses années au cours de mon mandat de Présidente, nous avons bien ri parfois aussi. Sa disparition me touche beaucoup et je veux garder précieusement son souvenir. *Catherine BAS - CGdT*

J'ai adhéré à la SGBB en 1986 et j'ai toujours vu Bernadette active et apportant aide et conseils aux « nouveaux ». Et en plus nous étions cousines, mais à La Berthenoux, il manque un Registre paroissial, « malheur des généalogistes », et nous n'avons jamais pu établir notre cousinage. Nous sommes tous orphelins, tout comme les Forges de Clavières et les vestiges des fouilles de Mâron. *Gisèle MOREAU -*

*Bernadette, qui a été très engagée dans la vie associative de la SGBB-36, a aussi été membre représentante de son association au sein de l'UGC, je ne saurais pas dire combien de temps ont duré ses mandats mais ce fut un certain temps pour le moins. Elle a même été secrétaire de notre union, jusqu'à il y a quelques années. Malgré de gros soucis de santé (les dernières années qu'on l'a vue parmi nous), elle était toujours souriante et chaleureuse. Je m'associe donc à la tristesse de nos collègues du Bas-Berry et je les remercie de faire part à ses proches du bon souvenir qu'elle nous laisse. *Xavier Guyot – Loiret Généalogique et Trésorier de la FFG*

* On perd tous une bonne amie qui avait toujours le sourire malgré ce qu'elle traversait. *Patricia Pillorger-CGdT, SGBB & FFG*

Qu'ils émanent de la SGBB ou des amis de l'UGC-VL ou de la FFG, les hommages sont unanimes et mérités. NDLR